

LE MAMMOUTH ÉCLAIRÉ

DES NOUVELLES DU MONDE



NOVEMBRE 2018 - N°11



Réalisation

Claudius, Cyamme, Kath, LeMargoulin, Mercurielle,
Milla, Olaf, Rémi, vinzwallbreaker, WEG

Textes

Chantal Rey ; Ocubrea Terpens ; Gage ; Bastien Godard ;
Rémi ; Zuliberte ; Miromensil ; Baptiste

Illustrations

Rémi : p 2&3, 6, 7, 26, 34 & 36 ; Milla : p 4 ; WEG : p 11 & 21 ;
Ocubrea : p 16 ; LeMargoulin : p 24 ; Yöda : p 25 ; Lydie : p 26 ;
Miromensil : p 35 & 59 ; vinzwallbreaker : p 39 & 41 ;
Erwan : p 45, 47, 54 & 60, Zacharielle : p 57

Couverture

Erwan

Sommaire

Édito	p 5
Appel à Textes	p 7
<u>Souci de transparence</u>	p 8
<u>Magicomite</u>	p 14
<u>Verres et cristaux</u>	p 20
<u>Route des vacances</u>	p 24
<u>NIS</u>	p 26
<u>Parfois</u>	p 34
<u>&</u>	p 37
Jeux	p 38
<u>La lecture du Mammouth</u>	p 48
<u>Interview</u>	p 52
<u>Coup de Cœur</u>	p 56



Ce symbole indique
un hyperlien pour accéder à
une version audio d'un texte





Édito

Quand le visible et l'invisible, la présence et l'absence se mêlent de littérature, le résultat ne peut être que limpide. C'est cette contradiction qui a ouvert l'horizon de la nouvelle aventure « moutesque » : un voyage en clair-obscur tout au long de ses pages, dans un monde peuplé de mots écrits à l'encre sympathique.

Un ouvrage différent, presque impalpable. Ce thème vaporeux pour ce nouveau numéro vous fera entrer dans un univers diaphane, entre verres et cristaux ou sur une route des vacances dans le plus grand souci de transparence. Vous découvrirez l'évanescence d'un parchemin, parfois même l'intrusion d'une puce d'imagination pour verser dans la sorcellerie. Que demander de plus ? Mais, prenez garde, si l'évanescence est palpable tout au long de cette édition d'automne, l'inconnu vous attend au détour d'une page. Des mots qui disparaissent pour retomber sur leurs pieds, des lettres qui se déplacent sans demander votre avis, mais le jeu en vaut la chandelle. Vous rencontrerez, dissimulé derrière un écran translucide, un camélidé pas si chameau en réalité. Au travers du miroir, peut-être découvrirez-vous qu'il est sans tain et qu'il cache les secrets les plus farfelus de l'histoire de la littérature. Serait-ce notre idole, perdue dans d'autres dimensions, qui cherche à comprendre ce qui a poussé un personnage aussi illustre à souhaiter le voir disparaître ?

Malgré toute sa transparence, cette nouvelle revue n'a jamais été aussi tangible puisqu'une version papier sera disponible prochainement.

L'équipe éditoriale a le plaisir de vous présenter la plus transparente des revues jamais éditées : **Le Mammoth 11^e du nom.**



Appel à Textes



**Un seul mot pour
définir cet AT :**

limpide.

*Nous avons demandé aux auteurs de jouer la transparence, de s'amuser avec elle, de nous faire rire, pleurer, réfléchir, voyager...
Quelle ne fut pas notre surprise, la participation a dépassé toutes nos espérances. Cette revue, en filigrane, vous révèle toute son authenticité : trois poèmes, quatre nouvelles, autant de facettes invisibles et colorées.*

« *La perception commence au changement de sensation* »
(André Gide)

Souci de transparence

par Chantal REY

Amalia croise les derniers, qui filent d'un pas allègre vers l'ascenseur en se souhaitant un bon weekend. Aucun ne lui a jamais adressé un mot, un sourire, même pas un regard. Enfant, elle aurait aimé être invisible, aujourd'hui elle est transparente. Sans se préoccuper de savoir s'ils sont tous partis, elle ajuste les écouteurs sur ses oreilles et se met à vider les corbeilles en virevoltant, puis elle promène l'aspirateur en se trémoussant, elle époussète les lampes, les claviers et les écrans, un petit coup vite fait sur les fenêtres et, comme on garde toujours le meilleur pour la fin, elle en vient à moi. Elle m'envoie une giclée d'eau de toilette fraîcheur marine qu'elle étale énergiquement sur toute ma hauteur avec un linge un peu rêche, puis elle m'essuie voluptueusement avec un tissu velouté

en décrivant de grands cercles, m'offrant par là même le spectacle de son aisselle hirsute. Elle fait la même chose sur l'autre face et termine par un dernier coup sur la clenche. Elle recule de quelques pas, incline la tête, me regarde, avance, gratte du bout de l'ongle une saleté qui a résisté à la fraîcheur marine, approche ses lèvres, les arrondit pour canaliser un souffle de buée qui dissout la saleté dans le chiffon velouté. Enfin satisfaite, Amalia rassemble ses instruments, ses torchons, ses chiffons, ses racleuses et ses flacons, éteint les lumières et quitte la place.

Je ne reverrai pas âme qui vive avant lundi matin, à huit heures moins dix. C'est l'heure de Jeanine que, de mémoire de ficus de bureau, on ne vit jamais arriver à son travail avant huit

heures moins dix, et encore moins après. Jeanine ne supporterait pas de ne pas être la première, tous les matins, à désactiver l'alarme avec son code secret : 1 22 333. Jeanine, depuis son plus jeune âge, manipule les chiffres avec une aisance qui la prédisposait tout naturellement à la fonction de comptable. Au son du bip de confirmation, elle enserre brutalement ma poignée, l'abaisse à me faire grincer, me pousse sans ménagement et fonce vers son bureau tandis que je reprends sans hâte ma position initiale. Jeanine ne m'aime pas, probablement parce qu'elle me tient pour responsable de sa déchéance. Pourtant je n'y suis pour rien, du moins je crois. Ce que je crois surtout, c'est qu'elle ne s'est jamais consolée de la disparition de l'autre, celle qui me précédait : une porte en vulgaire agglomérat de bois reconstitué tellement laide qu'on avait dû la camoufler sous une épaisse couche de peinture écrue et sur laquelle on avait vissé une plaque indiquant « Service Comptabilité ». Jeanine pouvait alors régner en despote sur son fief à l'abri des jugements hostiles du service Qualité, Commercial et de la Direction. À ces regrets s'ajoutait une peur, surtout les premiers temps ; elle craignait en effet que l'on fit désormais irruption dans son bureau sans frapper. La suite prouvera qu'elle avait bien tort !

À l'occasion de la dernière restructuration, préconisée par un auditeur externe aux honoraires crapuleux qui n'en était pas à son premier déboulonnage, le Conseil d'Administration résolut de donner plus de transparence à l'entreprise, en commençant par son point le moins névralgique, le service Comptabilité. C'est parce que la notion de transparence était à prendre dans ses différentes acceptions que je fis mon entrée

au service Comptabilité de la Société À Responsabilité Limitée « Klèrénet », spécialisée dans la conception et la pose de plafonds et parois en pavés de verre. Cela remonte à quelques mois, je ne sais pas combien exactement. Je me souviens que c'était un samedi matin parce que la camionnette qui me transportait dut se faufiler à grand-peine entre l'étal du fromager et celui de la charcutière. C'était donc jour de marché. Ils étaient deux. Le plus âgé conduisait la camionnette en poussant des jurons chaque fois qu'il devait ralentir. L'autre, le jeune, se taisait. Ils m'extirpèrent précautionneusement du véhicule. Le vieux criait de faire attention, que j'étais fragile. Le jeune ne disait rien. Dans l'ascenseur, debout entre eux deux, je me sentais comme une star entourée de ses gardes du corps. Arrivés à destination, ils démontèrent l'ancienne, la laide, celle en faux bois, ils me débarrassèrent de la couverture qui m'enveloppait, ils me mirent en place, ils me fixèrent une poignée sur chaque face et ils s'en furent en emportant l'autre, la vieille, la moche.

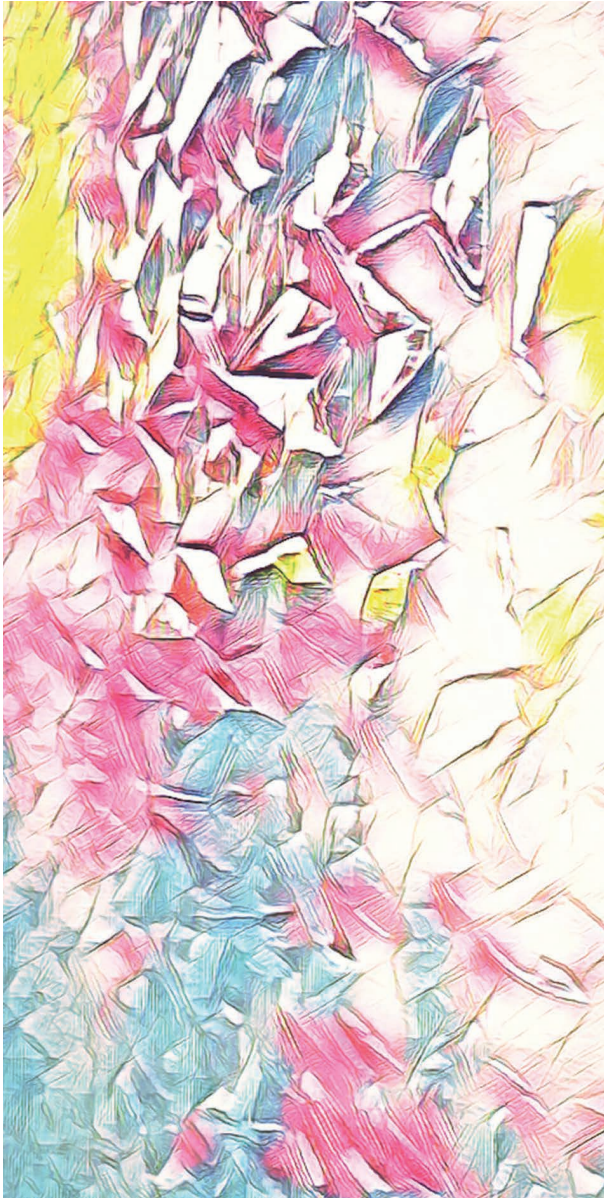
Depuis, j'exulte du matin au soir. Comme en amour, ce sont les débuts qui furent les plus excitants. Il faut dire qu'on n'avait prévenu personne de ma présence et comme je suis d'un naturel discret, et que j'excelle dans l'art de me faire oublier, les premières rencontres furent percutantes. Ce fut Jeanine, toujours en avance, qui eut la primeur de la découverte. Le choc fut passablement brutal car, comme à l'accoutumée, elle fonçait tête baissée lorsque, contre toute attente, elle me trouva sur sa trajectoire. Ses collègues arrivèrent ensuite, isolés ou par groupes de deux ou trois, et je produisis le même effet sur la plupart d'entre eux. Le visiteur non averti qui aurait fait irruption au milieu de cette

matinée-là dans les locaux administratifs de la Société À Responsabilité Limitée « Klèrénet » eût été fort intrigué de voir tous les employés du service Comptabilité arborant des fronts cabossés au-dessus de bureaux encombrés de verres et de boîtes d'aspirine. Bien que je le trouvasse réjouissant, ce spectacle ne me permettait pas de m'abstraire de celui, bien plus austère, des regards courroucés que m'adressait Jeanine chaque fois que je faisais une nouvelle victime, ce qui, sans me vanter, se produisait plusieurs fois par jour.

Mes compagnons de jeu préférés, comme on peut s'en douter, étaient les intrépides, les vifs comme l'éclair, les premiers de cordée, les toujours prêts, les sans peur et sans reproche, les ralliez-vous à mon panache blanc, en un mot les Jeanine. Mais tous, chez « Klèrénet », n'étaient pas faits du même verre. Il y avait aussi les prudents, les malins, les méfiants, les timorés, ou tout simplement les mollassons, ceux qui traînent la patte, s'arrêtent, réfléchissent, font demi-tour, reviennent à pas lents. Ceux-là ne se laissaient pas facilement prendre au piège de ma limpidité, malgré le soin qu'apportait Amalia à ma toilette hebdomadaire. Par bonheur, grâce à la complicité des stagiaires, je parvenais à les ajouter à mon tableau de chasse. En effet, les galopins s'embusquaient près du distributeur de boissons, où ils faisaient des pronostics en attendant le chaland. Afin de s'assurer la victoire, ils interpelaient ledit chaland juste avant qu'il ne parvînt devant moi, détournant sa vigilance au moment où il en aurait eu le plus besoin et vlan, en plein dans le mille ! C'est d'abord le torse qui se plaquait contre moi avant que la tête ne suivît le mouvement, rebondissant parfois pour confirmer la future bosse.

Quand l'individu n'était pas complètement assommé, il avait l'air hagard du lapin pris dans les phares d'une voiture. Les stagiaires détalait alors dans un fou rire d'écoliers tandis que je restais sur mes positions, imperturbable. Il arrivait que ces contacts me laissent maculée de sébum, de sang, voire d'une infime touffe de cheveux. D'aucuns m'assénaient en guise de riposte un violent coup de poing qu'ils regrettaient aussitôt, secouant la main vengeresse en soufflant dessus dans l'espoir d'anesthésier la douleur. Un brin de réflexion leur eût fait admettre qu'ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes, mais peut-être que le coup qu'ils me portaient rendait plus supportables les moqueries que ne manquait pas de provoquer l'incident parmi les plus facétieux des gratte-papiers de chez « Klèrénet ».

Le jeu faillit tourner au vinaigre le jour où Monsieur le Directeur Général fit l'honneur d'une visite impromptue au service Comptabilité. Le bureau de Jeanine était placé de telle sorte qu'elle voyait arriver les visiteurs. D'ordinaire, quand le visiteur en valait la peine, elle s'empressait pour s'interposer avant qu'il n'eût atteint l'obstacle : moi. Ce lundi-là, quand le directeur se montra à l'autre bout du couloir, Jeanine était occupée à autopsier le photocopieur vaincu par un trombone clandestin en mal de notoriété qui voulait sans doute être aussi sur la photo. Quant à moi, revêtue d'une élégante clarté, je réservais à l'important personnage tous les égards dus à son rang, gardant à l'esprit que c'était à lui que je devais ma présence céans, et m'employai dès lors à lui témoigner ma gratitude. Je voulus refléter un rayon de soleil pour lui en mettre plein la vue, mais un traître nuage passa par là. Je tentai alors de gémir du pivot mais ma



chère Amalia m'avait envoyé la veille le préposé à l'entretien qui avait fait à mes gonds les honneurs de sa burette d'huile. Mes tentatives pour attirer son attention furent vaines, et l'accueil que j'eus voulu chaleureux se fit fracassant. L'impact fut lent et puissant. L'individu, ventre en avant, vint aplatir son nombril contre moi. Le choc imprima à sa panse un mouvement ondulatoire qui fit ondoier le reste de sa masse en un lourd ressac, faisant s'échouer tout son corps sur ma surface lisse. Le front s'abattit ensuite sur moi en un salut nonchalant,

prit un léger recul, et fut aussitôt relayé par le nez qui s'écrasa comme un oisillon fou qui s'élance vers son reflet sur une fenêtre fermée au printemps. De toute ma carrière, ce fut le plus spectaculaire des impacts qu'il me fut donné d'exécuter. Un impact d'anthologie. Un impact digne des plus beaux ralentis des légendaires odyssées cinématographiques qui donnaient aux grands écrans des années 70 des allures de hublots de vaisseau spatial. Ce fut aussi l'impact le plus vibrant, car l'homme avait une consistance qui n'était pas que professionnelle ou hiérarchique, et notre rencontre me secoua à tel point que deux minutes plus tard, j'en tremblais encore. Ce fut pour lui aussi une rencontre visiblement marquante.

De retour de l'hôpital, où elle avait accompagné son vénéré supérieur, le premier geste de Jeanine fut de m'envoyer un méchant coup d'escarpin ponctué par un regard assassin et souligné par la menace d'un poing brandi. En cherchant sa boîte de Tranxène dans son sac, elle avisa l'autocollant « Port du casque obligatoire » qu'elle avait ramené de chez « Signalisation 2000 » à la demande d'un chef de chantier, et ne trouva rien de mieux que de me l'appliquer à hauteur de son visage. Je me sentis ridicule. Que ne collait-elle des messages déplacés sur sa face à elle ! Cette souillure eut le double effet de m'humilier et de me priver de mes distractions favorites, rendant les jours suivants d'un ennui pesant. C'est la foi qui me permit de tenir bon jusqu'au vendredi soir, la foi dans le bras armé de fraîcheur marine d'Amalia. Dès qu'elle me vit, terne, un stigmaté fiché au beau milieu de ma splendeur, elle leva les bras au ciel avant d'aller chercher l'outillage propre à effacer l'infamie. L'action conjuguée des instru-

ments, du contenu du flacon noir à tête de mort et de l'acharnement d'Amalia vinrent à bout de l'immonde autocollant. Soupirant de dépit mais satisfaite du devoir accompli, Amalia termina comme d'habitude par une dernière caresse ouatée sur ma poignée extérieure.

Ma trépidante vie de porte vitrée reprit son cours, avec son lot de déflagrations. C'est fou ce que les gens ont la mémoire courte ! Non seulement je n'attrapais pas que des novices, mais je commençais même à avoir mon groupe d'habitues. Jeanine, excédée, s'empara d'une feuille blanche de format A4 qu'elle placarda sur moi après y avoir rageusement inscrit les lettres majuscules D, A, N, G, E et R suivies de trois points d'exclamation démesurés. Il faut croire que Jeanine avait plus de dispositions pour les chiffres que pour les lettres, car son message parut mystérieux à la plupart des gens. Ils venaient vers moi en décryptant les lettres D, A, N, G, E et R, les assemblaient pour découvrir un nom très commun, s'interrogeaient sur les trois énormes points d'exclamation, cherchaient le danger et, ne le trouvant pas, continuaient à avancer. Les impacts étaient certes moins violents qu'avant le message codé, mais plus esthétiques. En tout cas, ils provoquaient des sifflements admiratifs, voire des applaudissements, parmi les employés du service Comptabilité. Une seule personne ne goûtait pas ces divertissements, c'était Jeanine, qui craignait qu'on n'assimilât son domaine à un véritable « casse-gueule ». La durée de vie de la feuille A4 ne fut guère supérieure à celle de l'autocollant. Amalia essaya aussi de déchiffrer le message, en vain. Dans un haussement d'épaules, elle arracha la feuille et l'envoya rejoindre ses semblables dans le grand sac en plastique gris. Elle me frota, m'essuya et me

lustra jusqu'à ce qu'aucune trace d'adhésif ne subsistât. Il s'ensuivit une guerre aveugle entre Jeanine et Amalia, l'une déployant des trésors d'imagination pour me charger de messages insensés, l'autre fourbissant ses armes pour me débarrasser des mêmes messages, chacune ignorant l'identité de son adversaire.

Jeanine voulait tirer avantage du drame. Aussi, quand le nez de son directeur eût recouvré une apparence d'appendice nasal, elle le pria de me remplacer par une plus visible, comme au bon vieux temps. Mais le supérieur, complètement rétabli, ne céda pas, rappelant à sa subalterne les impératifs de transparence que s'était imposés l'entreprise. Jeanine continua à combattre l'action d'Amalia, ne soupçonnant pas les réserves d'obstination de cette dernière. Elle lutta à coups d'autocollants, d'affiches, de posters, de décalcomanies, d'avertissements en tout genre et même de reproductions d'œuvres d'art. Mais Amalia, peu esthète et hermétique au principe de précaution, gagnait toutes les batailles. Elle n'était sensible qu'à un seul art, le sien. On lui avait dit « Tout doit être impeccable », tout serait donc impeccable tant qu'elle ne recevrait pas d'indication contraire. Sainte femme !

Je vis circuler une note de service, signée de la main du directeur, qui visait à sensibiliser l'ensemble du personnel à l'image de transparence que devait véhiculer l'entreprise. Jeanine, après une lutte acharnée, obtint l'adjonction au bas de la note d'un postscriptum mettant en garde contre la transparence « accidentogène » de la porte du service Comptabilité. Amalia, qui ne possédait pas un français érudit, utilisa la note de service pour caler une étagère bancale avant de me laisser étincelante, comme toujours.

Au grand dam de Jeanine, d'autres portes furent remplacées par mes semblables, ce qui motiva l'aménagement d'un espace « premiers soins ». Ironie du sort, en vertu de son statut de pionnière, on nomma Jeanine responsable du réapprovisionnement dudit espace et de la tenue du registre de traçabilité des pansements, rendu obligatoire par un souci toujours accru de transparence. Un plaisantin – que je ne dénoncerai pas, même si j'en ai une furieuse envie – dessina sur moi une ridicule tête ronde, avec une bouche rieuse et des yeux globuleux, et appliqua sur son front un sparadrap en croix. Je n'ai jamais aimé l'art naïf. Il faut croire qu'Amalia non plus, à en juger par sa pâleur quand elle me vit ainsi grimée le vendredi suivant. Une fois ôté le sparadrap, elle me vaporisa un produit alcoolisé qu'elle essuya de son chiffon rugueux. Le visage rond ne broncha pas. Elle fronça les sourcils. Elle essaya l'eau chaude vinaigrée. Cela me brula et me fit suffoquer. Le visage restait intact. Elle tapa du pied. Elle se saisit d'une éponge verte qu'elle saupoudra d'une poudre blanche chlorée. Ouille ! Elle me gratta si fort que j'en fus légèrement scarifiée. Le visage riait de plus belle. Elle émit des jurons venus du plus profond de sa Lusitanie natale et se campa devant moi, les mains sur les hanches, véritable matamore. Je ne pus réprimer un invisible frémissement en voyant s'approcher la lame de rasoir. La lame glissa sur ma surface sans me blesser, mais le visage résista. Pour la première fois je vis Amalia baisser les bras, vaincue par la perversité de monstres qui n'avaient pas la moindre notion de propreté.

C'est bras dessus bras dessous que je les vis, le lundi suivant, se rendre dans le bureau du directeur d'un pas décidé. Amalia, après avoir humblement confes-

sé son impuissance à Jeanine, laissa libre cours à sa rancœur contre les vandales du monde entier, menaçant de démissionner de son poste de femme de ménage si rien n'était fait pour mettre un terme à l'escalade de la délinquance au sein de l'entreprise. Profitant de ce renfort inespéré, Jeanine associa ses revendications à celles d'Amalia. Elles parvinrent à convaincre le directeur que la ridicule tête ronde tracée à ma surface n'était rien moins qu'une mauvaise caricature de la figure directoriale elle-même. J'avoue qu'il y avait une certaine ressemblance, surtout quand le sparadrap était encore en place. Le directeur dut s'identifier au portrait car sa riposte ne se fit pas attendre. Le lendemain, des hommes en salopette orange me firent sortir de mes gonds, ainsi que toutes mes semblables, tandis que d'autres hommes, en salopette bleue, abattaient les cloisons.

En attendant que les hommes de la camionnette viennent nous chercher, on nous avait toutes entreposées dans la salle de réunion. Appuyée contre la paroi du fond, derrière le bol de punch et la pyramide de sandwiches au tarama, j'étais aux premières loges pour assister au pot inaugural des nouveaux aménagements auquel le personnel de « Klèrénet » avait été convié. De là où j'étais, j'avais tout le loisir d'observer Jeanine qui essuyait ses yeux en se mouchant bruyamment et Amalia qui grappillait discrètement des noix de cajou pendant que le directeur déclamait une brillante prose à la gloire de « l'open space ».



Magicomite

par Ocubrea Terpens

La théière est en train de bouillir, mon vieux fauteuil à bascule n'attend que moi pour commencer à grincer doucement, et j'ai même déjà prévu le livre que j'allais feuilleter d'ici à l'heure du repas. Oui, mesdames et messieurs, l'après-midi s'annonce radieux. Sifflotant un air enjoué, j'attends que le thé soit prêt puis, n'y tenant plus, je tends la main vers le morceau de chocolat posé sur la table de ma cuisine auquel je pense depuis plus de trois heures.

À l'instant où je l'effleure, il disparaît.

Nom d'un bégomane en rut ! C'est pas vrai, ça recommence... À chaque fois – chaque fois ! –, ça me le fait. La choucroute, décidément, ça ne me réussit pas. Ni le taboulé, d'ailleurs : la der-

nière fois que j'en ai mangé, tous ceux qui me regardaient droit dans les yeux se changeaient en statues de charbon. J'ai dû porter des lunettes noires pendant un mois, et en plein hiver, s'il vous plait. Un vrai cauchemar, surtout pour aller préparer mes potions de soirs de pleine lune près du puits du village.

Bon, et mon morceau de chocolat, dans tout ça ? Je le voulais vraiment. La matinée a été entièrement consacrée au plâtrage de la patte de Moumouch, mon cerbère de compagnie, qui a eu la bonne idée d'aller s'aventurer seul près du Ravin du Trépas. Et une patte de cerbère, laissez-moi vous dire, ça prend du temps et de l'énergie à plâtrer.

Je ne sais plus où il est. Le chocolat bien sûr, pas Moumouch. Est-il simplement devenu transparent, ou bien s'est-

il volatilisé ? On n'est jamais sûr de rien, avec ces accès de Magicomite. Le plus exaspérant, c'est d'avoir à deviner chaque fois ce qui vous est tombé dessus. Il va falloir que je tire tout ça au clair.

Tout ça me rappelle aussi cette fameuse fois, il y a quoi, trois ans ? Ou cinq plutôt... Bref, cette fameuse fois où je ne parvenais plus à marcher normalement à cause de bonds de deux mètres intermittents. Tant qu'on est en pleine cueillette au milieu des champs, ça va. Mais quand je rendais visite à mon amie Betsy dans sa grotte, je m'assommais sur son plafond dès les premières minutes. C'était gênant. J'ai mis du temps à comprendre que c'était quand je marchais sur une pierre, ou même un caillou.

Concentration, ma fille, concentration ! Je me dirige vers une étagère et me saisis d'un mouchoir rouge, dans l'idée d'en recouvrir le morceau de chocolat pour voir s'il est toujours là. Idiote ! Le mouchoir disparaît aussitôt. Bon, bonne nouvelle, j'en sens toujours le tissu doux et soyeux rouler sous mes doigts, il est juste invisible, pas désintégré. Il va falloir que je fasse attention à ne pas le lâcher n'importe où. C'est un de mes préférés, ça me ferait de la peine de ne pas le retrouver.

Oui mais, eh ! Ça va vite devenir fatigant de garder en main tout ce que je touche de peur de le perdre. Non ? Je vais vraiment devoir prendre garde à ne surtout pas toucher Moumouch. Le porter en permanence, lui, je me vois mal.

Une corneille ricane dehors. Elle va voir ce qu'elle va voir, je n'ai pas dit mon dernier mot. Je m'approche de la table et lâche le mouchoir au-dessus de l'endroit où je mets tout mon bric-à-brac-dont-je-ne-sais-pas-quoi-faire-

là-tout-de-suite-mais-qui-pourrait-s'avérer-utile-un-jour-ou-l'autre.

Mais un mystère entoure toujours la localisation de ce morceau de chocolat. S'il avait commencé à fondre, avec cette chaleur ? Il faut que je le retrouve tout de suite, ce serait trop dommage. Je me poste face à l'endroit où je me souviens l'avoir déposé et je plisse les yeux, en essayant de voir les choses au travers du filtre de mes cils, pour le faire réapparaître. Cuisant échec. J'approche mon visage de la table, et je souffle très fort. Toujours rien. J'ai trop peur de toucher la table pour essayer de m'en emparer directement. Une table invisible, il ne manquerait plus que ça !

Les poings sur les hanches, je commence à réfléchir. Bon, et maintenant, Nacornadette, tu fais comment ? Je vais devoir aller chez un toubib, ça c'est sûr, mais pas avant d'avoir mangé mon chocolat. Ça va déjà être suffisamment pénible comme ça d'aller voir l'autre ahuri, sans avoir le ventre vide en plus. Il faut que je trouve quelque chose que je peux me permettre de faire disparaître sans... Ah, tiens, un couteau. Oui ça, ça va le faire.

C'est avec la plus grande circonspection que je m'approche du couvert, puis le saisis délicatement entre mon pouce et mon index, en prenant soin de ne rien toucher d'autre. Il semble aussitôt s'évaporer, mais j'en sens encore le métal froid dans ma paume. Je me tourne de nouveau vers le coin de table où devrait se trouver la sucrerie tant convoitée, je passe le couteau à quelques millimètres de la surface inégale de bois sombre, et sens tout à coup une légère résistance. La langue dépassant un peu des lèvres, comme toujours quand je suis concentrée, je pousse le morceau de chocolat invisible jusqu'au rebord de la table, et

le fais tomber sur mes doigts, quelques centimètres plus bas.

Victoire ! Nanette, tu n'as pas encore complètement perdu la main. Je savoure avec bonheur le fruit de mon ingéniosité. Du chocolat noir à l'extrait de barsogne. Un pur délice. Je le laisse fondre sur ma langue par petits bouts, avant de le déglutir presque langoureusement. Dehors, le soleil poursuit sa course entre les arbres. J'entends une souris trotter au-dessus de ma tête.



De troubles pensées me rattrapent cependant vite. Comment vais-je me sortir de ce pétrin ? Les statues de charbon, j'avais pu gérer, avec l'aide de Betsy. On avait fini par rendre leur mobilité et leur apparence à toutes mes victimes, même si ça avait été à coups de crème de bouse de minotaure. Mais là, s'ils s'évaporent purement et simplement, ça va être une autre paire de manches. Le Maire de Thyninville ne sera pas aussi conciliant, cette fois-ci, je le sens. Dernièrement, je lui ai rendu la peau couleur violette à cause d'un sort mal exécuté. Je voulais juste lui rendre service en le délivrant de cette mauvaise toux qu'il trimbale depuis un mois, mais un

Putripétard a explosé tout près au moment de lancer le sortilège, et ça m'a déconcentrée. Je crois qu'il n'a retrouvé sa couleur d'origine qu'avant-hier.

Domage, l'un dans l'autre, je trouve que ça lui allait bien.

Une idée me fait brutalement pâlir. Et moi ? Suis-je encore visible ? Techniquement, je suis en permanence en contact avec moi-même. Je me précipite vers le petit miroir de l'entrée, bousculant une étagère de grimoires au passage, et effleurant sans le vouloir un bouquet de roses fanées qui pendait du plafond. Si ça continue comme ça, je n'aurai bientôt plus rien dans ma maison.

Non, tout va bien. Mon reflet – par le grand fouillamini, ce sont des rides que j'aperçois au coin de ces yeux ? – m'adresse un sourire, immédiatement remplacé par une grimace. Mes cheveux châtons frisés parsemés de fils argentés et mes pommettes roses trop rondes ne disparaî-

tront pas si facilement. Mes vêtements non plus, bien que je ne comprenne pas pourquoi. En théorie, ils devraient aussi...

Trois coups secs sont frappés à la porte d'entrée, suivis par son long grincement plaintif. Cette porte est une feignasse. Essayez de la pousser ne fût-ce que d'un demi-centimètre, et vous l'entendrez gémir et protester contre cet excès de travail dans toute la forêt. Mon amie Germesine entre sans autre forme de procès, à mon grand soulagement : si j'avais dû toucher cette porte pour lui ouvrir moi-même, bonjour l'intimité à l'avenir !

– Nacornadette ! Que fais-tu donc là, plantée comme une gargouille dans ton hall d'entrée ?

Mon amie a toujours le mot pour faire plaisir.

– Germesine, tu tombes bien, j'ai besoin d'ai... Non ! Ne t'approche surtout pas de moi !

– Pardon ? C'est comme ça qu'on accueille une vieille copine ?

– Excuse-moi Germesine, mais je me trouve dans une situation...

– Oh, non. Ça recommence ?

Elle recule aussitôt de deux pas prudents. Je hoche piteusement la tête. Je ne lui en veux pas. Elle a fait partie des statues de charbon. Elle dépose son panier rempli de plantes fraîchement cueillies et penche la tête sur le côté, comme pour m'évaluer. Ses boucles rousses tombent sur son visage rond et avenant, mais elle ne semble pas s'en rendre compte. Les mains sur les hanches, elle m'observe comme si mes dents allaient soudainement lui sauter à la figure.

– Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci ?

Un soupir m'échappe, tandis que ma main se tend vers une plume à écrire que je n'utilise plus depuis deux ans – elle

est fendue de haut en bas – posée sur la desserte de l'entrée. Je n'ai pas encore senti son léger contact duveteux qu'elle a déjà disparu. Germesine sursaute.

– Par la queue d'un flombidis. C'est de mieux en mieux, dis-moi. Ça dure depuis quand ?

– Juste avant ton arrivée. Mais c'est toujours là, ça devient juste transparent.

Elle saisit avec précaution la plume invisible que je lui tends et la fait rouler entre ses doigts, sourcils foncés.

– Il faut aller voir Donninghall. C'est une urgence.

Je croise les bras, l'air boudeur. Je suis en froid avec le docteur (prononcer « Dooct-euur ») Donninghall depuis qu'il a traité Moumouch d'immonde bête infernale suite à un simple malentendu. Mon cerbère n'avait rien à voir là-dedans. Il n'avait qu'à pas laisser ses canaris en liberté dans le...

– Nacornadette Wigglapuff ! grogne mon amie, voyant mon expression. Tu vas aller voir le docteur, n'est-ce pas ? Ou tu veux finir par être expulsée du village ou par devoir vivre le restant de tes jours dans une maison transparente ?

– Oui, oui, bon... J'irai le voir.

– Non. Nous allons aller le voir, tout de suite.

Elle parvient finalement à me faire céder. Suivant mes instructions, elle emballe quelques effets dont je risque d'avoir besoin – de la poudre de fleur-neille, un morceau de bois d'agacea et ma baguette magique, entre autres – dans mon sac, dont elle se saisit.

– Où est ton balai ?

– Je ne peux pas le prendre, il deviendrait invisible.

– Tu sais combien de temps il y a à pied, d'ici à chez Donninghall ?

– Je partirai tôt dès demain matin, tu n'as pas à m'accompagner, je...

– Oui, oui, et mon derrière est en or.

Nous y allons à deux aujourd'hui, point. Ton balai date des Grandes Clabuses, de toute façon, il t'en faut un neuf.

Elle cherche l'objet de l'œil, le repère et va le chercher de trois grandes enjambées toutes germesinesques. Elle me le tend, accompagné d'un regard qui ne me laisse pas vraiment le choix. Je me saisis du manche et, l'instant d'après, je suis toute grotesque à tenir en l'air un objet imaginaire.

Germesine m'ouvre la porte et la ferme derrière moi, à ma demande. Nous enfourchons nos balais et nous mettons en route. Tandis que nous survolons la forêt, je vois ma compagne de route tourner discrètement la tête vers moi à intervalles réguliers, puis se détourner en étouffant un petit rire. J'en comprends vite la cause : mon balai n'est effectivement plus dans sa prime jeunesse, et il accomplit son devoir avec force explosions et pétarades. De loin, maintenant qu'il est invisible, ces bruits mélodieux doivent sembler provenir de moi.

- Germesine, tu n'es qu'une gamine.
- Excuse-moi, Nacornadette.

Mais son sourire ne disparaît pas pour autant. Je m'enferme dans un silence de dignité blessée durant toute la suite du voyage.

Nous arrivons finalement, après vingt bonnes minutes de vol, sur le seuil du docteur Donninghall. Sa maisonnette rouge sang, engoncée entre des massifs de plantes carnivores vert pétant et des haies turquoise de narractes, est tout sauf accueillante. Les rideaux des fenêtres sont tirés, les coins des chambranles sont tous occupés par de grosses araignées velues, et le chat qui dort au pied des marches du perron vous regarde passer avec trois yeux jaunes tout simplement machiavéliques.

Il a de la chance d'être le seul médecin à la ronde. Je ne connais personne dans tout Thyninville qui l'apprécie.

Germesine sonne à la porte, et il ne faut attendre que quelques minutes avant que la silhouette malingre de Donninghall nous ouvre, le crâne surmonté de son immonde chapeau pointu orange – il sait pourtant pertinemment que ce n'est plus à la mode depuis les Grandes Clabuses !

– Docteur Donninghall, commence-t-il en s'adressant à un point situé une dizaine de centimètres au-dessus de nos têtes, comment puis-je vous serv...

Son regard rencontre alors le mien, et son masque souriant tombe instantanément. Oh que je le déteste, ce visage émacié aux sourcils hautains et aux lèvres inexistantes. Le docteur me fait penser à un phasme, avec ses manières lentes et étudiées.

– Oh... fait-il, avec la mine de quelqu'un qui vient d'avaler une limace.

Je réprime un grognement. Germesine intervient.

– C'est une urgence, docteur, vraiment.

Il renifle bruyamment.

– Évidemment. Entrez.

C'est étrange, nous sommes ses seuls patients. Il nous fait directement entrer dans son bureau, et me fait signe de m'asseoir face à lui. Je refuse poliment.

– J'insiste, dit-il en fronçant les sourcils. Je n'aime pas être pris de haut.

Je le regarde droit dans les yeux, avant de me décider. Tant pis pour lui. Sans quitter son regard, je m'approche lentement de la chaise, me tiens debout devant elle quelques secondes puis, toujours aussi posément, en saisis les accoudoirs et m'assieds.

Les yeux du médecin s'écarquillent.

– Je vois, dit-il.

Je hoche la tête. Même à moi, ça me fait bizarre d'être assise sur de l'air. Il grommèle, me pose des questions sur cette fameuse choucroute que j'ai mangée la veille, et ce que j'ai bu avec, sur les gens que j'ai vus récemment et j'en passe. Il m'examine rapidement, en prenant soin de ne pas m'approcher à plus de quinze centimètres. Enfin, il se saisit de sa baguette et marmonne une incantation en la pointant sur moi. Mes mains commencent soudainement à illuminer toute la pièce d'une vive lueur verte. Le médecin hoche doctement la tête et se rassied. La lumière disparaît. Il saisit une ordonnance et commence à la rédiger.

– Bon, dit-il distraitement, et cette saleté de clébard, vous avez fini par le faire piquer alors ? Ou mes canaris ne vous suffisent pas, et vous attendez qu'il finisse par engloutir le pied de quelqu'un ?

Je vois instantanément rouge – comment ose-t-il s'en prendre à mon Moumouch ?! – mais je sens bien que je suis en position d'infériorité. Je ne réponds rien. Donninghall relève ses yeux couleur de boue vers moi et me nargue l'espace d'une demi-seconde, puis finit d'écrire son ordonnance.

– Voilà, dit-il enfin en tendant la feuille à Germesine. Une potion à prendre, trois fois par jour pendant une semaine. Dès la première prise, les choses devraient cesser de disparaître autour de vous. Et celles que vous avez déjà fait disparaître réapparaîtront dès que vous les toucherez de nouveau. Mais attention, il n'y a que vous qui puissiez le faire.

– C'est-à-dire ?

Mon ton soudainement très (trop) intéressé ne l'alerte heureusement pas.

– Tout ce qui a disparu restera invisible tant que vous ne le toucherez pas de nouveau, après avoir bu la potion.

– Ah bon ? Ça, c'est une bonne nouvelle. Eh bien dans ce cas, je vous laisse.

Je me lève brusquement et lui tends la main. Par réflexe, il la saisit. Germesine et moi entendons une longue plainte de frustration provenir de l'espace vide qu'il occupait un instant auparavant.

– Au revoir, docteur !

C'est en décochant un sourire éclatant à l'étagère devant laquelle la tête de Donninghall se trouvait il y a quelques secondes que je me dirige vers la sortie.

– Quoi ? Non, attendez, revenez, vous ne pouvez pas... ! me répond l'étagère en question.

Un grand bruit retentit, des feuilles tombent par terre, et j'entends des pas précipités se ruer vers moi, mais je fais signe à Germesine de se dépêcher. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous courons vers nos balais, les enfourchons et sommes en l'air, hors d'atteinte.

Germesine se tourne vers moi, hilare :

– J'espère vraiment que c'est ton dernier accès de Magicomite, parce que Donninghall ne voudra plus jamais te revoir après ça !

– Tant mieux. Tant qu'il refusera de me voir, personne ne le verra plus non plus !

Verres et cristaux

par Gage

Je vois des larves de moustiques tressaillant dans une flaque trouble. Je vois de la vermine figée dans des plaques d'ambre. Je vois du blanc d'œuf coagulé dans un bol à fleurs qui montre ses fêlures. Un jour, à la campagne, je suivais dans ma 4L un tracteur et sa remorque trop pleine. D'un peu près, puisque j'espérais le doubler rapidement, à cause de l'odeur. Un cahot plutôt brutal dans une montée avait suffi à couvrir tout mon capot et mon petit parebrise rectangulaire d'une généreuse couche de lisier. Je m'étais arrêté sur-le-champ, puis j'avais actionné mes essuie-glaces en pompant rageusement du bout du pied pour faire monter le liquide. Eh bien, c'est exactement la même chose : imaginez ce parebrise devant vous, vaseux comme une épave au fond d'un canal, en cinq secondes il avait retrouvé sa transparence.

C'est exactement la même chose quand « ça » m'arrive. Je vois soudain à travers. Je vois clair. Quoique cette image soit un peu discutable quand j'y pense parce qu'en fait, parfois, et même trop souvent, quand la transparence se fait, c'est justement le lisier qu'il y a en vous que je vois soudain. C'est là que vous ressemblez le plus à des bocaux. De ronds bocaux à poissons rouges, remplis à ras bord de toute cette boue que vous cachez, et qui subitement m'apparaît. Vos secrètes moires putrides se déroulent sous mes yeux, dansent comme des écheveaux d'algues molles, tournent sur elles-mêmes, se livrant sans pudeur à mes regards écœurés. Insupportable. Il y a longtemps que j'ai appris à m'empêcher. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours eu de ces moments de clairvoyance, comme je les appelle quand je suis optimiste. Mes petits amis



de l'école maternelle m'apparaissaient alors soudain comme je vois encore aujourd'hui les jeunes enfants si je le désire : de jolies bonbonnières de verre, toutes remplies de petites boules de couleur pastel, nageant en apesanteur et se heurtant mollement au ralenti.

Comme l'âme des enfants est belle, simple et colorée ! Il y a bien parfois ici ou là au fond de leurs bouches de petits gravillons tout durs, mais si prompts à se dissoudre, si éphémères. Je pouvais passer des récréations entières à me repaître de ce ballet multicolore des pen-

sées primaires de mes condisciples, qui m'apparaissaient sporadiquement contre mon gré. Du reste, j'ai longtemps cru que parfois ils me voyaient aussi tout l'intérieur de la même façon. C'était beaucoup plus terrifiant de percevoir ce que cachaient certains adultes derrière leurs atours chatoyants, souriants et trompeurs. C'est bien à certains d'entre eux que je dois d'avoir très vite essayé de me fermer à cette lucidité involontaire qui pouvait rapidement transformer un simple repas de famille en scène de Grand Guignol effarante. Au début, je voyais surtout des couleurs. L'oncle Christophe s'avérait, malgré son visage avenant, regorger de pensées visqueuses et brunes. Une mélasse bitumeuse qui le remplissait petit à petit quand il était en présence de papa, et que je craignais toujours de voir jaillir hors de lui comme un geyser de pétrole dans un album de Lucky Luke. Mamie, violet foncé convulsé et anxigène. Papi, brume impalpable et lactescente. Maman restant invariablement de ce joli vert pâle menthe-lait, et papa d'un soyeux gris argent si reposant, et rassurant. Puis j'avais fini par percevoir des formes. Les pensées sales de certains adultes parvenaient à se cristalliser pour me donner à contempler des images que je ne voulais pas voir. Vos vices. Votre laideur. Vos envies, votre concupiscence. Jaloux, pourris, égoïstes, lâches. Frustrés. J'ai fermé. Autant que j'ai pu. Comme on préfère clore les persiennes sur un ciel trop noir. Maladroitement au début, à la manière dont on se cache les yeux avec des doigts en éventail qui n'occultent rien du tout. Puis de plus en plus fort, pour survivre. Pour échapper. Ensuite il y eut les jeunes filles. Dieu m'est témoin que j'ai essayé, que j'ai joué le jeu aussi longtemps que possible, à

chaque fois. Je savais, je savais bien qu'il ne faut pas regarder dedans les filles que l'on aime, et qui croient vous aimer. Je les vois encore, avançant vers moi, comme une femme enceinte suit son ventre, précédées d'un saladier de verre empli d'eau claire, dans lequel ballotait leur cœur rouge et brillant comme une pomme d'amour. Je fermais alors mon œil magique et je jouissais d'elles jusqu'à... jusqu'au premier doute. Je luttais, je m'y refusais, je durais, je résistais, le plus longtemps possible. Puis un jour j'entrebâillais tout en sachant très bien que j'avais tort, que je le regretterais. Que ce que je verrais n'aurait pourtant pas d'importance, pas vraiment de sens. Mais. Je voulais, je voulais savoir. Comme on scrute un baromètre alors qu'il fait si beau. Pour voir. Et je voyais. J'entrouvrais ma paupière, et considérais le saladier transparent. Et je voyais. L'eau, parfois, était déjà très légèrement turbide. Ou bien le cœur rouge et brillant avait un peu changé de forme, ou encore il n'était plus si brillant, ou plus si rouge. Ou bien. Parfois, comme au cœur d'une boule de cristal, je voyais apparaître le visage d'un homme. Plus ou moins nimbé d'une aura de perfection. J'ai même quelquefois découvert des scènes plus... précises. Je savais alors que j'avais sans doute ouvert l'œil bien tard. Dans tous les cas, du léger trouble aqueux à la preuve adultérine, qu'il y ait faute manifeste ou simple léger début de lassitude, je rompais. Je savais que dorénavant je n'aurais de cesse de consulter le baromètre pour y voir évoluer le désamour. Qu'il n'y aurait pas de répit. Que je précipiterais l'issue. Comme j'ai eu tort. Je n'ai guère pu, non plus, endurer très longtemps des professions qui me mettaient en contact avec les gens. J'avais beau me fermer à

double tour, pendant mes sessions chez McDonald's, tenir le drive devenait parfois une mission impossible, à supporter les méduses flasques et collantes qui flottaient derrière les parebrises, ou des armées d'agrafeuses avides qui cliquetaient en vain derrière les vitres intimes. Et l'école d'infirmières, pour découvrir que les peurs sont plus laides que les maladies, que les résignations ont des couleurs écœurantes. Que les médecins ne sont pas plus rassurés que leurs patients, ou que dans leurs boccas barbotent bien des ludions glauques. Que les gens sont laids du dedans ! En tout cas, je l'ai cru, bien longtemps. Jusqu'à ce que je rencontre Benoît. Benoît mon ami. Le seul à qui je me sois ouvert. Évidemment, je l'avais longuement scruté intérieurement avant d'oser m'épancher, quoique « longuement » soit un bien grand mot. Benoît, limpide et coloré comme un vitrail en plein soleil vu de l'intérieur frais et ombreux de l'église, la rosace claire qui m'a enfin éclairé, j'ai su assez vite que rien de sombre ne l'habitait. D'ailleurs, il est si pur que me montrer ses recoins profonds ne l'a jamais troublé. Pas impudique, juste angélique. C'est Benoît qui m'a ouvert les yeux sur ce que je voyais sans le comprendre vraiment. Il m'a montré que derrière les vitrines profondes, pour moi seul s'agitaient les démons intérieurs. Combien, combien d'entre eux s'échappent, en vérité ? Le geyser de l'oncle Christophe n'a finalement jamais jailli, ma grand-mère faisait les meilleurs beignets de la Terre, les prodiguant avec autant de profusion que ses bisous. Monsieur Clément n'a jamais de toute sa vie glissé sa main dans le maillot de bain des petits garçons, bien que son envie le rongeaît chaque jour, comme un lierre. Madame Verdier n'a jamais giflé madame

Maréchal, le grand Christopher jamais couché avec Morgane sa sœur, et le fleuriste de la rue Laloy n'a jamais disparu avec la caisse. « Arrête de les détester pour ce qu'ils pourraient faire. Aime-les plutôt pour ce qu'ils ne font pas. Admire-les pour leur maîtrise, leur retenue, ces interdits qui les hantent et qui les structurent. En proportion, rares sont ceux qui cèdent. Plains-les. » Sisyphe lestés par leur fardeau secret, leurs peurs, leurs regrets, leurs remords. Sisyphe frustrés et malheureux, stoïques et souvent impassibles. La pierre est lourde, et pentu le chemin, je sais. Je suis retourné à l'école d'infirmières, rendre service ne devrait pas m'être trop difficile. Et puisque je vois, je peux comprendre. Soulager. Et puis Benoît m'a appris autre chose que je n'avais pas su voir : dans les boccas internes balancent parfois de jolis lustres à pampilles, bobèches aux reflets changeants, lentilles de Fresnel des phares intérieurs. Tournent les liqueurs dorées de l'empathie ou de la bonté simple. Poudroient les ailes de papillons de la gaité sans fards, du courage, de la loyauté. Tout ce qui rend les gens beaux du dedans, et qui ne se voit pas toujours dehors.

Je vois des bulles rouler sous la glace, comme un jeu de billes de mercure. Je vois les gouttes de pluie se poursuivre sur la vitre du train. Je vois des galets frais, ronds et blancs, rincés par une eau si claire, pratiquement invisible.

Route des vacances

par Bastien Godard



Sous la peau

Nos doigts se suivent

Sur le réseau bleu des routes

Le cuir des sièges fournaise

Brise par la fenêtre

Comme une odeur de toi

Une odeur de soir

Rouge, comme les arbres froidissent

Rouge, en filigrane de cartes

Que l'on n'a jamais su lire

Que nos doigts délient

S'effleurent de peau

En partance

Pour des nuits, des frimas

Ou le réseau de tes veines

Jusqu'à la mer

Je sens ta main

Ton siège est vide





Les deux petits robots se font face, bras écartés, prêts à en découdre. Le plus svelte, le plus beau, c'est le bleu. L'autre, c'est le méchant. Il se met à faire des moulinets avec ses gros poings rouges, puis il s'avance en penchant sa tête cornue. À genoux, Basile encourage son héros : « Vas-y, Hercule, défends l'honneur de la Fédération ! » Le robot rouge accélère et se jette en avant. Hercule fait un pas de côté, fauche les jambes du balourd de la pointe de son pied, profite de sa chute pour sauter sur son dos et d'un mouvement sec lui arrache la tête. « Oh non, Hercule ! » Le garçon prend le jouet dans sa main et s'exclame. « Tu ne dois pas gagner si vite ! Il faut du suspense ! » Le robot bleu lui répond d'une voix métallique :

- Tu m'as demandé de vaincre.
- Oui, mais pas si vite, c'est pas marquant.
- Veux-tu que l'on recommence ?
- Oui. Et tu prends ton temps.
- D'accord.
- Et tu ne lui fais pas trop mal.
- Sa tête est conçue pour être arrachée.
- Oui, mais je n'aime pas. Pense à ton NIS.
- D'accord Basile.
- Allez, on recommence.

Basile remet en place la tête du robot rouge et dispose les deux combattants

face à lui, sur le parquet. Il entend un bruit et se retourne. Mamie est dans l'embrasement de la porte. Le gamin la regarde, elle n'a pas l'air contente.

— Je ne t'avais pas entendue, Mamie.

— Moi je t'ai entendu. Tu en fais du bruit !

— Pardon.

— Et tes jeux sont bien violents...

— C'est pour de faux, Mamie.

— Il n'empêche que je n'aime pas te voir faire la bagarre avec ces jouets.

— J'étais en train de dire à Hercule de faire attention à son NIS.

Basile regarde la vieille dame avec un brin de fierté. Elle se penche, elle a haussé un sourcil.

— Tu sais ce qu'est le NIS ?

— Ben oui, on en parle à l'école.

— Raconte-moi, qu'est-ce qu'on t'en a dit ?

— C'est le Niveau de je-ne-sais-plus-quoi. Ça dit si on est gentil ou pas.

Mamie ne semble pas impressionnée par les connaissances de son petit-fils. Au contraire, elle a la tête de l'institutrice à la retraite qui va faire un sermon.

— C'est plus compliqué que ça, Basile. Et je trouve que tu es trop jeune pour t'y intéresser.

— Mais, à l'école, les copains en parlent tout le temps.

— Oui, on en parle beaucoup en ce moment.

— Tu m'expliqueras ?

— Oui, mais pas ce soir. Il est tard, c'est l'heure de te coucher.

— Papa et maman vont bientôt rentrer ?

— Surement. Il faut dormir maintenant.

Basile ordonne à ses robots d'aller se coucher et ils réintègrent la boîte à chaussure au pied du bureau. Puis le petit garçon se jette dans son lit, se glisse sous la couette et tend les bras.

— Bisous, mamie !

Sa grand-mère lui passe la main dans les cheveux, l'embrasse et s'apprête à sortir de la chambre.

— Mamie ! Tu peux laisser ouvert, un petit peu ?

— D'accord, mais tu dors.

— Promis.

— Bonne nuit.



La musique du téléphone retentit et Basile ouvre les yeux. Dans la pièce d'à côté, il entend la voix de sa maman, puis celle de Mamie. Ensuite, c'est Papa qui parle, mais Basile n'entend pas bien. Tout juste perçoit-il de la tension dans les voix, comme une urgence, comme un danger. Il se lève et se cache derrière la porte entrouverte. Mamie a baissé le son, ou elle a mis les écouteurs, le garçon n'entend plus que sa voix à elle.

— Il faut sortir de la ville !

Mamie respire fort.

— Il n'est peut-être pas trop tard... Je ne peux pas te laisser dire ça !

Basile jette un œil dans le salon. Mamie est assise, les yeux écarquillés, la tête entre les mains.

— Non ! Non, vous allez y arriver.

Elle a crié ces derniers mots, Basile ouvre la porte, entre dans la pièce. Mamie ne l'a pas entendu.

— Oui, je le ferai. Oui, je promets, nous serons là où vous savez... Mais, si ! Vous viendrez, vous viendrez et tout ira bien.

Mamie pleure presque maintenant, elle implore.

— Tout ira bien !

Mais personne ne lui répond. Elle ôte l'écouteur de son oreille et reste un moment à fixer le sol, entre ses pieds. Puis, elle se passe la main sur les yeux, se redresse et renifle. Tournant la tête, elle aperçoit Basile, figé comme une statue. Aussitôt, elle se lève et le prend entre ses bras.

— Ça va aller Basile, ça va aller.

— Qu'est-ce qui se passe, Mamie ?

— Rien... je t'expliquerai plus tard. Va chercher Doudou, nous devons partir tout de suite.

— On doit partir ?

— Oui, vite. Va chercher Doudou et mets un pull.

— Et Papa et Maman, ils ne viennent pas ?

— Ils vont nous rejoindre. Dépêche-toi, prends Doudou et un pull, on y va.

Mamie a pris son air sérieux. Ce n'est pas le moment de discuter et Basile l'a bien compris. Il file dans sa chambre, ramasse son lapin en peluche et son sweatshirt sur la chaise. Lorsqu'il ressort de sa chambre, Mamie lui tend la main.

— Viens !

C'est presque en courant qu'ils quittent l'appartement et descendent jusqu'à la voiture. Mamie démarre aussitôt. Quelques minutes plus tard, ils sont sur la voie rapide qui sort de la ville.



Mamie garde les mains serrées sur le volant. Régulièrement, elle regarde dans le rétroviseur. Basile tient Doudou tout contre sa joue, il a passé son sweatshirt par-dessus son pyjama. Il voudrait résister et ne pas sucer son pouce, mais c'est bien trop difficile ce soir. C'est même la nuit, et il ne comprend pas ce qu'ils font là. Les immeubles défilent, Mamie ne dit pas un mot. Basile a compris que ce n'est pas le moment de poser des questions et pourtant elles lui brûlent les lèvres. Alors, pour briser ce silence qui l'angoisse, il choisit de demander quelque chose d'anodin à sa mamie.

— Mamie, pourquoi est-ce que tu conduis toi-même la voiture ?

— Parce que j'ai appris comme ça.

— Tu as peur que la voiture ne conduise pas bien ?

— Non, ce n'est pas ça, c'est une question d'habitude. Et puis, ça m'occupe.

— C'est vrai que bientôt, les gens n'auront plus le droit de conduire eux-mêmes ?

— Oui.

La voix de Mamie est toute froide, comme coincée dans sa gorge. Elle ne s'est pas retournée pour lui répondre. Elle allume la radio en appuyant sur l'écran avec ses doigts, sans parler à l'ordinateur de bord.

« ... a déclaré le ministre de l'Information, confirmant ainsi que le dispositif NIS va être étendu à tous les enfants, à partir de six ans. La loi Transparence, qui sera votée la semaine prochaine au Parlement, devrait en outre autoriser la mise à disposition pour le public de nouvelles données d'implication sociétale et, pour les services de l'État, de données permettant de mieux lutter contre le terrorisme. Un amendement du Parti du Progrès propose que les entreprises aient accès aux compétences et motivations, ce qui permettrait de mieux mettre en relation les employeurs et les demandeurs d'emploi. Un groupe d'activistes a tenté de braver l'interdiction de manifester, une douzaine de ces terroristes a été arrêtée, certains seraient encore en fuite. On ne sait pas encore si... »

Mamie gémit et les muscles de sa mâchoire se contractent. Basile jurerait qu'il

l'a entendue dire un gros mot. Elle a baissé le son, la musique bourdonne.

— Mamie ?

— Oui ?

— Tu m'avais dit que tu m'expliquerais, pour le NIS...

— Je ne sais pas si c'est le moment.

— À la radio, ils ont dit « à partir de six ans », j'ai plus que six ans moi.

— C'est vrai.

— Alors, tu m'expliques ?

Mamie prend une grande respiration. Elle se frotte les yeux du bout des doigts puis explique.

— Aujourd'hui, à l'âge de quatorze ans, tous les citoyens doivent se faire implanter une puce électronique. Elle permet à la police de vérifier les identités de chacun, de collecter des données de déplacement et d'autres informations si nécessaire.

Basile écoute attentivement, les bras appuyés sur les sièges avant de la voiture. Mamie continue, sans quitter la route des yeux.

— Depuis quelques années, le Niveau d'Implication Sociétale a été mis en place. C'est une espèce de note de bonne conduite. Et elle est disponible pour tous, à partir des ordinateurs, des téléphones...

— C'est le NIS qui dit si on est gentil ou pas ?

— Ça devrait être à peu près ça.

— Et tout le monde peut le voir ?

— Oui.

Mamie ne semble pas vouloir en dire plus. Elle serre les lèvres et fronce les sourcils. Basile ne comprend pas pourquoi.

— Mamie, ça fait mal, la puce électronique ?

— Non.

— C'est dangereux pour la santé ?

— Pour la santé, non. Mais c'est dangereux pour l'humanité.

— Pourquoi ?

Mamie met la voiture en conduite automatique. Elle fait pivoter son siège, se retourne et regarde Basile dans les yeux.

— Écoute bien Basile, ce que je vais te dire est important : le jour où tous les humains seront mis sous contrôle, leurs déplacements suivis, leur conduite analysée et notée, leurs comportements enregistrés dans des bases de données, les avis de leurs amis, de leurs voisins, de leur employeur collectés et compilés... ce jour-là, la liberté aura disparu.

Basile n'a pas exactement tout compris, mais il a tout retenu. Il sait qu'il prendra tout le temps qu'il faut pour y réfléchir, parce que Mamie a dit que c'est important. Il pose sa main sur l'épaule de la vieille dame.

— Je n'oublierai pas, Mamie.

— C'est bien. Tu devrais dormir, maintenant.

Basile ne veut pas dormir, pas tout de suite.

— Où est-ce qu'on va, Mamie ?

— À la montagne, dans un hameau.

— C'est quoi un hameau ?

— Comme un village, en plus petit.

— Papa et maman vont nous rejoindre là-bas ?

— J'espère.

Mamie ferme les yeux un moment. Il a semblé à Basile que sa voix était plus vieille que d'habitude. Le garçon se cale contre la portière, serrant Doudou entre ses bras.

— Mamie ?

— Oui ?

— Pourquoi on est parti si vite ?

— Je t'expliquerai ça plus tard. Dors maintenant.

La voix de Mamie tremble, ça fait peur. Basile plaque son lapin en peluche contre sa bouche, l'odeur douce le rassure un peu et il s'endort.



Les virages de plus en plus fréquents ballotent le corps de Basile contre la portière. Lorsqu'il ouvre les yeux et s'étire, il découvre à travers la vitre le vert sombre des épicéas qui s'élèvent vers le ciel. De l'autre côté, c'est la pente abrupte, puis, en face, les escarpements de granite surplombés de neiges éternelles. Les surfaces brillantes se teintent des couleurs de l'aube, jamais Basile n'a vu de plus beaux paysages.

— Mamie, il est encore loin le hamac ?

— Bonjour Basile.

— Bonjour Mamie. Il est encore loin, le hamac ?

— Le hameau !

— Oui, le hameau.

— Nous y serons dans quelques minutes.

La voiture escalade encore quelques lacets et puis s'approche d'un col. Juste avant de l'atteindre, Mamie bifurque vers la gauche, sur un chemin de pierres. La pente est raide et la voiture rebondit sur les cailloux entre les profondes ornières. À cette altitude, il n'y a presque plus d'arbres mais une grande prairie parsemée de rochers et de quelques buissons. Mamie conduit très lentement. Enfin, apparaît une habitation basse, à moitié enterrée dans le sol ; son toit et ses murs de granite se fondent dans l'environnement. Mamie gare le véhicule, ouvre la porte, se déplie péniblement et tend la main à Basile.

— Voici la maison, viens !

Mamie ouvre les volets et les deux petites fenêtres de la pièce principale. Ça sent le bois et la poussière. Une porte donne sur une petite chambre à deux lits, une autre sur une réserve, enterrée dans la montagne, la roche y est apparente au fond. Mamie en ressort avec une boîte métallique. Basile l'observe tandis qu'elle remplit une casserole avec la bouteille d'eau de la voiture. Elle la pose sur le poêle en fonte dans lequel elle a jeté une poignée de petit bois. Basile obtient le droit de frotter l'allumette et de la poser contre un morceau de papier froissé, il regarde les flammes qui grandissent. Mamie verse une poignée de flocons d'avoine

ne dans l'eau, puis trois cuillères de sucre.

— Cet après-midi, il faudra monter au lac pour préparer une réserve d'eau.

— Il est loin, le lac ?

— Pas tellement.

— On peut se baigner dedans ?

— Oui, mais l'eau est très froide ! Tu verras... En attendant que ça chauffe, viens, tu vas m'aider à sortir les panneaux solaires. Ensuite, on sortira les outils.

— Des outils pour quoi faire ?

— Pour mettre en place notre jardin. Viens voir.

Mamie emmène Basile dans la remise et lui désigne deux caisses en bois.

— Prends la plus petite, je m'occupe de l'autre.

Basile s'active puis ouvre le couvercle. À l'intérieur, des enveloppes et des boîtes. Basile en ouvre une, elle contient des petits pois tout durs.

— C'est pour manger ?

— Non, pour planter. Et nous avons aussi des haricots verts, des fèves, du blé, du maïs, des graines de navet, de carotte, de courgette, de potimarron...

— On va planter tout ça ?

— Oui. Le plus vite possible, la saison est déjà avancée. Et regarde, la grande caisse est remplie de bocal et de bouteilles.

Basile ne s'y connaît pas bien en jardinage, mais il se doute bien qu'il faudra des semaines avant que tout cela pousse.

Il n'ose rien dire et pense à Papa et Maman. Quand viendront-ils les rejoindre ?



Enfin les premiers légumes, Basile n'en pouvait plus de manger des céréales. Bientôt, les haricots pourront être récoltés. Mamie a mal au dos, le bronzage fait ressortir ses rides et ses cheveux blancs. Ils ont fait tellement d'efforts pour parvenir à faire pousser les premiers radis et quelques salades.

Heureusement, Mamie a sorti une malle dans laquelle étaient rangés des jouets de quand elle était petite – un yoyo, des cartes avec des bestioles qui se transforment, des bonshommes en plastique... – et une machine pour écouter de la musique sur des galettes en plastique. Elle appelle ça des CD, elle en a plein de vieux groupes du siècle dernier. Basile aime beaucoup la voix de Bashung et les chansons rigolotes de Thomas Fersen. Et puis, ils ont des livres aussi, une caisse entière de romans.

Ils n'ont vu personne depuis des semaines, à part un vieux monsieur qui habite plus loin dans la montagne et qui n'est pas très causant. Il leur a quand même donné trois poules et Basile a eu pour mission de leur faire un enclos avec des pierres et des branches. Ça l'a occupé plusieurs jours, elles réussissaient toujours à s'enfuir et voulaient manger les salades.

Basile n'ose plus parler à Mamie de ses parents. Ils lui manquent mais il voit bien que Mamie a de la peine quand il en parle et elle ne veut rien dire d'autre que « je ne sais pas » lorsqu'il demande quand est-ce qu'ils vont venir.



L'hiver est venu. La provision de bois est suffisante, Mamie a fait des dizaines de bocaux de légumes, une pleine caisse de haricots secs, de pois cassés, de blé... et des bouteilles de jus de myrtille – elle dit que c'est pour les vitamines. Les poules ont un abri et du maïs pour longtemps. Basile n'a jamais vu autant de neige ; tellement qu'ils ne sortent plus beaucoup. Comme tous les soirs, ils veillent près du poêle à bois.

— Mamie, ça fait des mois que je ne t'en ai plus parlé... quand est-ce que Papa et Maman vont venir ?

Mamie regarde Basile dans les yeux et il devine qu'elle attendait que la question revienne. Elle grimace avant de répondre, comme si elle s'était cognée, une grande douleur au fond des yeux.

— S'ils étaient libres, ils seraient déjà venus.

— Tu crois qu'ils sont en prison ?

Mamie baisse les yeux.

— Je ne sais pas. C'est possible.

— Je veux savoir, je veux aller les voir.

— Si on découvre que tu n'as pas de puce électronique, on t'arrêtera, on t'en implantera une et tu seras placé en centre de rééducation.

— Mais Mamie, je n'ai rien fait !

— Je sais bien Basile.

— Et si on y allait ensemble ?

— Ce n'est pas possible.

Basile regarde Mamie, sans comprendre.

— Pourquoi c'est pas possible ?

— Parce que moi non plus, je n'ai pas de puce électronique.

— Mais c'est pas obligatoire ?

— Si. J'en ai eu une, que j'ai fait enlever et placer dans un collier. Pour ne pas me faire repérer. J'ai jeté le collier sur la route qui nous a menés ici.

— Ça veut dire que toi aussi, tu pourrais être arrêtée ?

— Oui, sans aucun doute.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, Papa et Maman ?

— Ils ont voulu défendre la liberté, lutter contre ceux qui nous gouvernent.

— Et on ne peut rien faire ?

— Je suis trop vieille et toi trop jeune. Ici, on ne risque rien, il ne reste que de vieilles personnes dans cette montagne. On n'est dangereux pour personne, c'est pour ça qu'ils nous laissent tranquilles.

Un nœud s'est formé dans la gorge de Basile, néanmoins, il réfléchit un moment puis demande :

— On ne peut rien faire ?

— Il n'y a que deux options : attendre ou agir. Tu choisiras quand tu seras plus grand.

Au fond de lui, Basile comprend que Mamie a raison.



Cinq hivers ont passé. Basile a bien grandi, il connaît son coin de montagne comme sa poche. Ce matin, il est parti tôt relever les nasses en bois tressé qu'il a po-

sées au fond du lac. Mamie sera contente de manger du poisson ce midi. Alors qu'il redescend vers la maison, il aperçoit au loin sa grand-mère, dans le potager. À bien y regarder, elle semble allongée, immobile en tout cas. Il ne la quitte pas des yeux et poursuit sa descente en accélérant, Mamie ne bouge pas. Pendant quelques secondes, la maison n'est plus visible et Basile sent la peur grandir en lui. Il lâche ses nasses, ses poissons et se met à courir. Il dépasse l'amas de rocher qui lui masquait la vue, la maison est à trois-cents mètres et Mamie git au milieu des haricots. Les larmes coulent sur le visage de Basile, il appelle, il crie, il hurle en dévalant la pente. Mamie ne réagit pas. Lorsqu'enfin il arrive au potager, il prend Mamie dans ses bras. Elle ne respire plus, il est trop tard pour tenter quoi que ce soit. Longtemps, il reste assis, caressant ses cheveux, lui parlant une dernière fois, lui disant tout son amour.



Basile a enterré Mamie au pied d'un énorme rocher, sur lequel il a gravé profondément son prénom, une date et les ailes d'un oiseau. Pendant quelques semaines, il a continué à entretenir la maison et le jardin. Mamie lui a tout appris, il pourrait s'en sortir seul. Il passe ses nuits à y réfléchir : attendre ou agir ?

Un matin, sa décision est prise. Il n'a rien à cacher, il n'a rien fait de mal. Il ouvre l'enclos des poules, leur souhaite bonne chance, jette son baluchon sur son épaule et commence à descendre vers la route, vers la ville.

Parfois

par Zuliberte

Toi Toi
Toi tu sais tout
Tout, tout sur tout
Et puis surtout
Tu parles tout
Le temps de toi
C'est fou

Oui mais parfois parfois
Je me fonds dans le froid
Tous les vaisseaux des ombres
À ma rencontre
Sur l'épave brisée
Du naufrage passé
Je hisse haut mes couleurs
Voici mon heure

Et quand tu parles
Tu m'dis comme ça
"Taratata
Tais-toi tais-toi
J'veux pas de toi
J'aime pas ta voix
Je t'entends pas
Tu blesses tu tues
Tu es une vé-
rité à bout
Portant
Tu n'es pas belle
Car tu n'es pas
Celle que j'attends
Alors va-t'en
Et n'oublie pas
Les poubelles en
Partant"

La rumba bancaire
Se danse sur un pied
Avec elle tu t'emballer
Quand il faut s'échapper

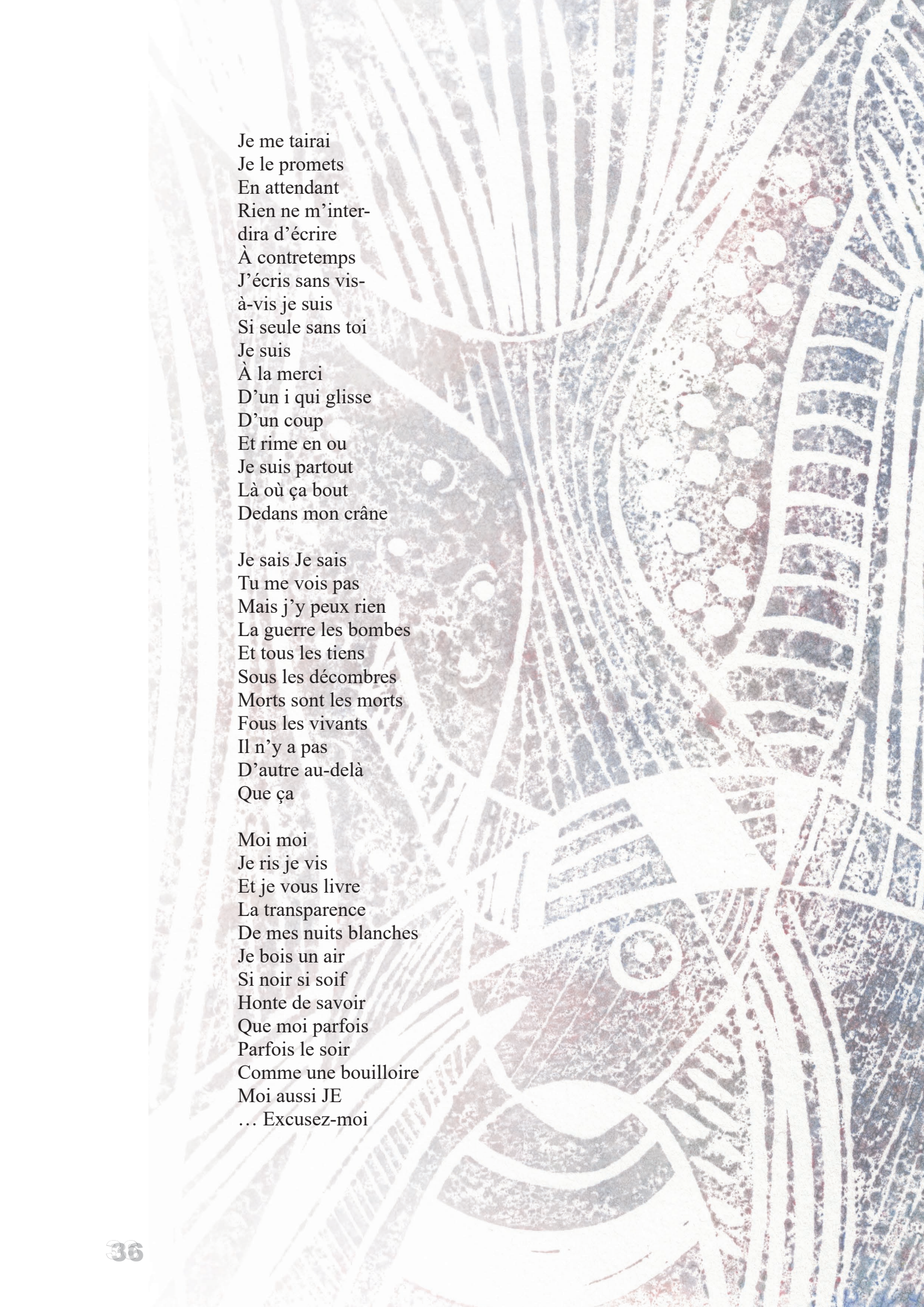
(Yeah)

Alors presto
Sauver sa peau
Changer l'tempo
La règle est simple
Il faut être humble
Se prendre au jeu
Oser dire JE
Tout en nuances
Et transparence

Mort Mort murmurent
Les murs
Dare-Dare j'affûte
Ma plume
Âme en fusion
Dévisse-le
 Bouchon
Fais tomber la
 Pression
Vite vite griffe griffe
Tes graffitis
Laisse se répandre
Sur le papier
Le chant de l'encre
Ne retiens rien
De ce qui vient
Tu n'es plus rien
Qu'une main qui trace

Car moi ce soir ce soir
Si la glace ne m'efface
Je prendrai chair et voix
Et face à toi
Je me tairai, Maman
Si mes mots sont
tourment
D'un silence éclatant
Comme un présent

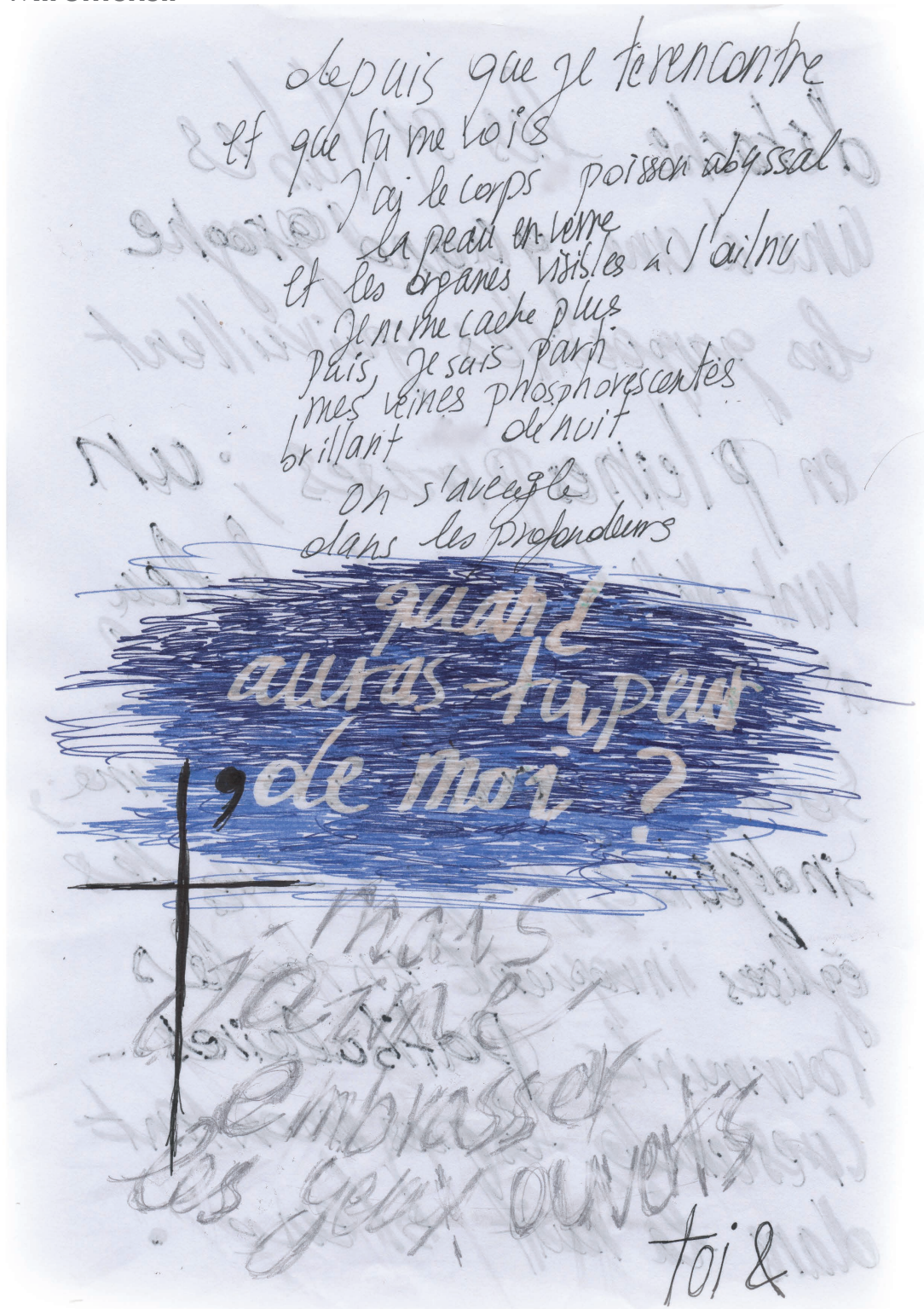




Je me tairai
Je le promets
En attendant
Rien ne m'inter-
dira d'écrire
À contretemps
J'écris sans vis-
à-vis je suis
Si seule sans toi
Je suis
À la merci
D'un i qui glisse
D'un coup
Et rime en ou
Je suis partout
Là où ça bout
Dedans mon crâne

Je sais Je sais
Tu me vois pas
Mais j'y peux rien
La guerre les bombes
Et tous les tiens
Sous les décombres
Morts sont les morts
Fous les vivants
Il n'y a pas
D'autre au-delà
Que ça

Moi moi
Je ris je vis
Et je vous livre
La transparence
De mes nuits blanches
Je bois un air
Si noir si soif
Honte de savoir
Que moi parfois
Parfois le soir
Comme une bouilloire
Moi aussi JE
... Excusez-moi



depuis que je te rencontre / et que tu me vois / j'ai le corps poisson abyssal / la peau en verre
et les organes visibles à l'œil nu / je ne me cache plus / puis, je suis parti / mes veines phosphorescentes
brillant de nuit / on s'aveugle / dans les profondeurs

quand auras-tu peur de moi ?

mais j'aime / t'embrasser / les yeux ouverts



Jeux

Anagrammes

Saviez-vous qu'avec les lettres contenues dans le mot « chien », vous pouviez former le mot « niche » ? C'est la magie des anagrammes, aussi amusantes que parfois ardues à façonner. Pour ce jeu, les participants devaient s'appuyer sur un court texte (qu'ils avaient écrit ou non), pour en créer un deuxième, dans lequel quelques mots ou groupes de mots du premier texte étaient remplacés par des anagrammes, tout en gardant une signification. Et le défi a été relevé !

Lo

Texte de Lo

Dichodédales

Si nébuleux resté-je, ô fleuve Nil enclos,
Cantique de plein air à Râ et à l'oubli,
L'œil m'est tatoué "Esmère" et le menton "Sculthô"
Le noir Pétrosoleil lance la Mélodie.

Aumône au bal distant du cosmos nilotique
Sous le pampre dipien et la treille à midi :
Alcool, résède, opium au fil transatlantique
L'allée pétroastrale, – au soleil, – mer pâlie.

Huit jours pile au tombeau. Assouan, ligne brun-or,
Sort forgé en ton cours, barre l'idée soudaine
D'avoir lu en Thulé... Ai-je gagné, ma reine ?

Révoquant ton faux dieu j'ai lacéré ses rêves !
Or, mordu au talon par l'hydre Taouret,
Il dispersa en toi les fleurs de sel sacrées.

(Regard de l'anver)

Texte original

El Desdichado

Je suis le ténébreux, – le veuf, – l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

(Gérard de Nerval)

Le Margoulin

Pile

L'histoire commence dans un temple français, un temple bouddhiste. La statue du Bouddha au nez pâle (rapportée justement du Népal) avait perdu la face, du moins une partie, face qui avait été emmenée dans la remise pour réparation, et la remise n'était pas toujours propice à la méditation. Quel malheur d'être nez au mauvais endroit (surtout quand on est un illustre nez).

Horreur, le reste de la statue fut ensuite volée dans un camion, autour de minuit, sous les chants étoilés. Au passage, une fourmi fut écrasée. Au matin, l'immonde forfaiture découverte, on murmurait déjà un nom. Les forces de l'ordre furent prévenues et débarquèrent sur les lieux, pendant que les membres du temple buvaient pour s'oublier. Or temple et police ne font pas bon ménage et les moines, ivres de rages, les insultèrent. Ils se calmèrent cependant bien vite. On exposa la situation : un crime est un affront tenace qui ne faiblirait jamais dans l'esprit des moines.

L'enquête releva des traces disséminées dans la cour, qui conduisaient au maléfique Jordi Dubeuguer, le fameux criminel, qu'on soupçonnait depuis le matin. Ses activités étaient connues de la justice.

Le vil atterrit en prison et tout ce qui s'en suit, avec ses traces. Quelle affaire !

Face

L'histoire commence dans un temple français, un temple bouddhiste. La statue du Bouddha au nez pâle (rapportée justement du Népal) avait perdu la face, du moins une patrie, face qui avait été emmenée dans la misère pour réparation, et la misère n'était pas toujours propice à la méditation. Quel malheur d'être zen au mauvais endroit (surtout quand on est un illustre zen).

Horreur, le reste de la statue fut ensuite lovée dans un camion, autour de minuit, sous les chants étioles. Au passage, une fourmi fut écrasée. Au matin, la fourmi froidement découverte, on murmurait déjà un nom. Les forces de l'ordre furent prévenues et débarquèrent sur les lieux, pendant que les membres du temple buvaient pour s'éblouir. Or temple et picole ne font pas bon ménage et les moines, ivres de rages, les insultèrent. Ils se calmèrent cependant bien vite. On exposa la situation : nom furtif, rancune tenace qui ne faiblirait jamais dans l'esprit des moines.

L'enquête révéla des cartes disséminées dans la cour, qui conduisaient au maléfique Joueur de Bridge, le fameux criminel, qu'on soupçonnait depuis le matin. Ses activités étaient connues de la justice.

Le vil entraîne tripots et tout ce qui s'en suit, avec ses cartes. Quelle affaire !



Élagage

Les textes sont comme des arbres : majestueux, pleins d'une vive sève qui les pousse vers le ciel. Mais, même si l'on aimerait laisser les phrases pousser, il faut parfois tailler un brin. C'est ce qu'ont fait les participants dans ce jeu. Le but était d'écrire un texte très court, puis d'en supprimer quelques mots pour obtenir un texte plus court encore et ainsi de suite, de sorte à créer cinq déclinaisons au maximum du texte original.

Gage

J'aime quand tu te reposes, allongée, comme ça, sous l'ombre des branches qui se balancent, dans la fraîcheur de l'herbe et les pâquerettes.

J'aime quand tu te reposes, allongée sous l'ombre des branches, dans la fraîcheur de l'herbe et les pâquerettes.

J'aime quand tu te reposes, allongée sous l'ombre des branches, dans l'herbe et les pâquerettes.

J'aime quand tu reposes, allongée sous l'ombre des branches, dans les pâquerettes.

Tu reposes, allongée sous les pâquerettes.

Ashka

J'ai cheminé à l'ombre des chênes. Ils se penchaient sous le vent annonçant l'orage. Tout au bout de l'allée, la tour rêvée s'effaçait de nos mémoires et les oiseaux s'envolaient comme la musique de ta main.

J'ai cheminé à l'ombre des chênes sous le vent annonçant l'orage. Tout au bout de l'allée, la tour rêvée s'effaçait et les oiseaux s'envolaient comme la musique de ta main.

J'ai cheminé à l'ombre des chênes sous le vent. Tout au bout de l'allée, les oiseaux s'envolaient comme la musique de ta main.

J'ai cheminé à l'ombre des chênes. Les oiseaux s'envolaient de ta main.

J'ai cheminé à l'ombre de ta main.

Milla

J'ai pas faim. Toi t'as peur des kilos, non ? Donc prends-moi des salades. Des bonbons, mais pour Halloween, demain. Autant qu'ils engraisent les autres. Tiens, dans mon sac, mon chéquier. Tes bras pourront tout porter ?

— J'ai pas faim.

— T'as peur des kilos ?

— Non, prends-moi des bonbons, mais pour demain.

— Autant qu'il en tient dans mon sac !

— Tes bras pourront tout porter ?

J'ai pas peur des kilos. Prends-moi des bonbons autant qu'il en tient dans tes bras.

J'ai peur. Prends-moi dans tes bras.

Miromensil

La mode des trombones

C'est la mode des trombones et tout le monde s'en accroche sur le bord du chapeau ou la manchette. Odoru agrafe ses lobes d'oreilles de trombones vert pomme. En fouillant dans sa poche, il dégote une épingle : il se demande longuement où se la vêtir.

C'est la mode des trombones ! Tout le monde s'accroche sur le bord du chapeau ou la manchette. Odoru agrafe ses oreilles de pommes. En fouillant dans sa poche, il dégote une épingle... il se demande où se vêtir.

Mode des trombones : le monde s'accroche sur chapeau ou manchette. Odoru agrafe ses pommes, sa poche... Il dégote une épingle, se demande où se vêtir.

Mode des trombones : le monde s'accroche. Odoru agrafe ses pommes, dégote une épingle. Où se vêtir ?



La disparition du Mammouth

par Olaf

Enfer et damnation. Mélasse et panna cotta. Pour son cinquième anniversaire et son onzième numéro, notre Mammouth, oui ce cher proboscidién au port de trompe si altier, manque dramatiquement à l'appel.

Introuvable comme la chaussette droite d'une chaussette gauche après une lessive, même si techniquement une chaussette est la plupart du temps à la fois droite et gauche. Nous avons tout tenté : lancé un appel à témoins, ouvert une boîte de lichen pléistocène, chanté du Didier Barbelivien ou lu du Robin Hobb, mais rien n'y fit, de Mammouth il n'était plus question parmi nous.

Après une rapide enquête et quelques passages à tabac, les membres de l'équipe se mirent à table, tout le monde pensait l'avoir aperçu à un moment ou un autre, mais dans un numéro où la transparence est reine, allez retrouver une créature quasi-invisible, fit-elle la taille de trois Thomas Pesquet superposés.

Fort heureusement, il en est encore parmi nous que l'occulte et le rangement ne rebutent pas, et nous découvrièmes assez rapidement au milieu des affaires de notre compagnon à poils, à côté de sa girafe qui couine et de son maillot du XV de France 1982 dédicacé par Jacques Fouroux, une série de livres et un curieux miroir au tain couleur obsidienne, miroir qui semblait avoir été éraflé par une défense et qui avait accroché une touffe rousse.

Rapidement, nous parvînmes à rassembler les pièces du puzzle : en plaçant un livre contre le miroir, son auteur apparaissait derrière, et il était possible de parler avec lui, fut-il dans sa tombe depuis des éons. Ni vous ni l'auteur ne pouvez franchir le miroir, mais les personnages le peuvent semble-t-il car nous dûmes faire face à

une invasion de Schtroumpfs après avoir utilisé un album de Johan et Pirlouit.

Après avoir fait un peu de tri, nous savons à présent quels auteurs le Mammouth a pu entrevoir à travers ce miroir, et étant lui-même un personnage, nul doute qu'il a trouvé refuge ... ou pire chez l'une de ces grandes plumes.

Nous avons pris le temps de recueillir des témoignages, certains sont vrais, certains non. Nous n'avons pas de doute sur la véracité des témoignages de nos interlocutrices et nos interlocuteurs, à l'exception d'une personne qui sans doute se permet de travestir la vérité.

Mais sauras-tu, ami lecteur, nous dire chez qui se trouve notre cher Mammouth, et ce qui a bien pu lui arriver ?

Règles du jeu :

- Plusieurs auteurs savent certainement des choses concernant le Mammouth mais un seul sait réellement où il se trouve à présent, c'est celle ou celui qui ment.
- Afin de faciliter le jeu et éviter les problèmes d'interprétation, nous jugerons qu'un auteur s'est rendu coupable de mensonge si au moins trois des propos qu'il tient sont faux ou inexacts, ce qui laisse un peu de marge. Nous vous suggérons donc de vérifier chaque dire pour repérer le menteur.
- D'autre part, les récits parlent d'interactions normalement anachroniques entre les auteurs, considérez qu'elles sont permises par le miroir et ne les considérez pas comme des mensonges. Les auteurs peuvent discuter entre eux, trinquer ensemble ou même se faire des grimaces.

Les interrogatoires au sombre miroir

Premier livre : *La Critique de la raison pratique*

Emmanuel Kant : « Soyons clairs, je n'ai pas le temps de m'occuper de ces fariboles sur votre soi-disant Mammouth. J'en ai entendu parler durant les dernières années de ma vie, mais avant je ne vois pas pourquoi je me serais intéressé à ces fadaïses.

Je suis un homme d'habitudes, je vous signale que lorsque je me rends à l'université de Königsberg, les gens règlent leur montre à mon passage, si ça ce n'est pas un signe de rigueur ! La seule dérogation fut le jour où vous les Français avez ébruité vos premières vociférations régicides. Alors je suis désolé, mais avoir une bestiole à domicile, très peu pour moi. »

Second livre : *Crimes et Châtiments*

Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski : « Ah la triste affaire que voilà. Qu'il est douloureux de perdre un compagnon, fût-il un fossile vivant extrait des glaces de notre belle Sibérie. Il va de soi que je n'ai pas pris part à une quelconque affaire concernant de près ou de loin un acte aussi terriblement avilissant que le rapt d'un animal cher à votre cœur. Vous pourriez penser qu'un joueur invétéré de ma trempe qui aurait tout à perdre aurait pu facilement le mettre en gage sur une main chanceuse, celle qui pourrait me permettre de me refaire ... mais soyons sérieux, les mouches Sartriennes m'auraient poursuivi pour le restant de mes jours. Je connais le spectre lourd de la culpabilité, et je ne le souhaite à personne, à commencer par moi-même.

C'est pour ça que je vais parfois trinquer avec monsieur Gary, pour que la culpabilité se taise. »

Troisième livre : *La Promesse de l'aube*

Romain Gary : « Vous y croyez aux propos du ruskof ? Je le connais bien : on boit régulièrement l'Alsace et la Bourgogne ensemble. Oh je ne dis pas qu'il ne se sent pas coupable avec son complexe du martyr et ses bouquins messianiques, mais franchement, notre esprit sait faire la part des choses. Parfois il faut savoir se détacher de notre tâche pour pouvoir raison garder. Parce qu'au final, la vie vous fait sans cesse des

cadeaux : on doit s'occuper d'une personne qui souffre terriblement, cela vous retarde dans votre tâche, et vous apprenez plus tard que cette tâche aurait pu vous être fatale.

Donc je prends les choses avec recul et philosophie, votre Mammouth, je l'ai vu oui, je lui ai parlé, mon alter-ego Emile aussi, mais je crois qu'il avait peur, et quand je lui ai dit que j'avais été sergent dans l'armée, il a pris ses pattes à son cou. »

Quatrième livre : *Double Assassinat rue Morgue*

Edgar Allan Poe : « Tristes nuitées sombres et fades que m'offre l'existence depuis que Virginia est au plus mal. Elle se perd en délires fiévreux alors que son corps et son âme se fragmentent au gré des pages de vie qui se tournent une à une.

Ô tristesse insondable et douleur perdue sous le plancher qui bat à son rythme, la veine gonflée de la culpabilité ne cesse de marteler à ma tempe les mots du regret. J'ai cru entrevoir quelque chose qui m'a dit ces mots la première fois mais je suis sûr à présent d'être le seul à dire ces mots-ci.

Si Mammouth il y a eu, ce dont je doute autant que je souffre, je me demande s'il n'a pas mis fin à ses jours. »

Cinquième livre : *La Couleur tombée du ciel*

Howard Philip Lovecraft : « Il y a bien des éons sur ce monde, les étoiles ont traversé l'atmosphère et mis fin au règne du peuple reptilien qui y avait ses quartiers depuis des ères oubliées. Puis vinrent les mammifères, les engéances primitives qui donnèrent naissance à l'homme, pur, savant et maître de son monde. Puis il a créé le Christianisme, mièvre et forge des martyrs, là où les polythéismes antiques avaient fait des Dieux les maîtres du monde, et la culpabilité un carcan servant à guider la civilisation. Fort heureusement, il m'a semblé entendre chuchoter sur le seuil de ma porte les mots de celui-qui-reproche au sujet de celui-qui-n'a-jamais-réellement-disparu. Je crois que c'étaient deux choses très anciennes, mais qui peut être sûr de ses sens ? L'une d'elle a voulu me parler, mais je pense qu'elle a pris peur. Peut-être ai-je par trop contemplé l'abîme moi-aussi ? »



Jeux

Sixième livre : Dix Petits Nègres

Agatha Christie : « Ah je suis désolée mes petits chéris, je n'ai pas le moindre alibi. Entre le décès de mon père et les infidélités d'Archie, j'ai reçu un visiteur plein d'humour qui m'a redonné un peu le moral. J'ai ensuite pris mes affaires et je suis partie prendre un peu l'air, visiter une amie qui ne va pas très bien, dans l'espoir de passer un peu de bon temps ensemble. Nous avons partagé quelques moments de détente durant un peu plus d'une semaine dans une petite station balnéaire avant de nous faire retrouver toutes les deux par la police... oh quelle histoire. Nous avons toutes deux prétendues être amnésiques, mais croyez-bien que je ne perds pas la carte. Alors si je vous dis que toute cette histoire de Mammouth c'est un pétard mouillé, je sais de quoi je parle. »

Septième livre : La Vie en temps de guerre

Lucius Shepard : « Ah ah ! J'ai bien vécu. Ah ah ! J'ai bien ri. Arthur Rimbaud et Jules Verne peuvent vous faire rêver, mais je ne suis pas sûr qu'ils aient eu l'occasion de mettre les mains là où je les ai mises... et je ne parle pas que des hanches d'une jolie pépée espagnole à la sortie d'une boîte de nuit. J'ai gratté les fonds de cale, roulé des pétards pour me détendre et des cigarettes pour gagner ma vie. J'ai joué les gros bras avec bien plus gros et poilu que moi, et fait le journaliste aussi à l'époque de Reagan. J'ai écrit l'histoire d'une communauté qui vivait sur le dos d'un dragon mais c'était peut-être sous l'effet de certains substances illicites. Aujourd'hui ma vie est plus calme, je profite de ma retraite avec ma femme, mais avec mon savoir-faire on me demande encore parfois de donner un coup de main – une vieille anglische m'a d'ailleurs demandé de faire le dur pour une quasi-homonyme de ma chère Joy. »

Huitième livre : La Venue des fées

Sir Arthur Conan Doyle : « Eh bien, à vrai dire tout ceci est fort tragique. Vous dites que vous avez perdu de vue votre Mammouth et que vous n'avez que de maigres indices ? Croyez bien que si je le pouvais je mettrais ce cher Sherlock Holmes à votre disposition, mais un cochon de Français et une de mes compatriotes m'ont harcelé jusqu'à ce que je ramène mon héros à la vie avant de me le soustraire. Je l'avais pourtant fait mourir de façon formidable, vous savez, aux Chutes du Reichenbach ? Allons, allons, il ne faut pas perdre espoir, j'ai en-

tendu dire que des petites filles avaient trouvé des fées au fond de leur jardin, les petits esprits sont à l'œuvre parmi ce monde, observez finement, et vous trouverez ce que vous cherchez. C'est élémentaire. »

Neuvième livre : Le Dernier homme

Mary Shelley : « Oh vous arrivez à un bien mauvais moment pour me tourmenter, figurez-vous qu'à la lecture des travaux de Monsieur Darwin, notre ami Lord Byron nous a proposé le petit défi d'écrire au sujet de la science et de la mort. Mais votre Mammouth, voilà un concept fort prometteur : vous imaginez, tirer de la glace ces créatures endormies de longue date, leur chair encore roide contre leurs ossements, et par l'effet de courants électriques leur redonner une vie qui les a quittés depuis longtemps ? Oh qu'est-ce que je ne donnerais pas pour en avoir un sous la main et pouvoir faire une si riche expérience ?

En revanche, rassurez-vous, je sais ce que cela fait de perdre un être cher, je ne vous aurais jamais privé de votre animal à ce prix. »

Dixième livre : Dracula

Bram Stoker : « Désolé, je n'ai pas beaucoup de temps devant moi, je dois me rendre aux obsèques de mon ami Henry, et en revenant je dois m'occuper de régler la facture d'un très grand cercueil que m'a demandé de lui mettre à disposition un Américain. Comme nous ne vivons pas à la même époque, il a fallu que je lui fasse envoyer par la poste à une date précise dans le futur. Ils sont fous ces Américains ! »

Onzième livre : Casino Royale

Ian Fleming : « Un ennui, en effet. Quand on a roulé sa bosse comme monsieur Shepard ou comme moi, croyez-le bien, on a sans cesse besoin de nouveaux défis. Lucius les trouve en rendant de menus services, mais moi je ne peux pas m'en satisfaire. Heureusement que j'ai cette machine à écrire, grâce à laquelle je peux donner libre cours à mon imagination. Comme ce monsieur Doyle, mais en beaucoup plus honnête... un détective qui fume la pipe ça vous fait rêver vous ? Non, faire tapis au casino, se réveiller avec des espions sous son lit, échapper à des hommes de main terribles voire monstrueux... borgnes, manchots, mégalomanes, toujours plus puissants... hein ? Un Mammouth vous dites ? Oh vous lisez dans mes pensées, votre mascotte ferait un grand génie du mal pour mon prochain roman. »

Douzième livre : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*

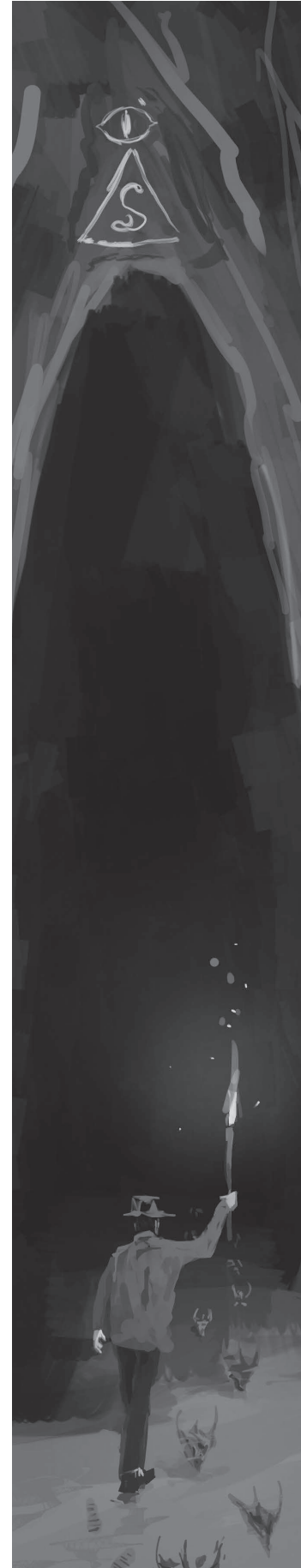
François-René de Chateaubriand : « J'abonde dans le sens de mes confrères, encore que je trouve que ce monsieur Stoker a les dents bien trop longues pour faire notre métier. On peut me faire le même reproche, de faire parler les morts d'écrire leurs mémoires d'Outre-tombe, mais je sais rester à ma place même si je ne renâcle pas devant un petit pourboire. Figurez-vous que j'ai été condamné à hypothéquer ma tombe bien contre mon gré, mais je pense avoir trouvé de quoi redonner un peu de lustre à mon blason. Je me suis trouvé il y a peu un nouvel informateur qui vaut son pesant d'or. Cela ressemble un peu à votre idée de faire un onzième numéro du *Mammouth Éclairé*, mais avec des œuvres qui n'ont pas eu la chance d'avoir une suite. Le comte de Monte Christo le retour, les petits-enfants des Misérables devenus les ancêtres des Rougon-Macquart, Harry Potter épisode 7 et demi, les secrets d'Hermione, interdit aux moins de 16 ans, le Rappel de la Forêt si j'arrive à mettre la main sur Jack London, je sens que les affaires reprennent ! »

Treizième livre : *Une Chambre à soi*

Virginia Woolf : « Que tout ceci est triste et fort dommage, la disparition de votre Mammouth m'attriste au plus haut point. Les choses ne vont pas très fort en ce moment, mais rassurez-vous, j'ai toujours eu bon moral et mon cher Léonard m'a toujours encouragée à écrire. Et quand l'ennui se fait sentir, que l'inspiration se fait distante, eh bien mes amies d'enfance Vita et Agatha organisent des murder parties ou nous faisons tourner les tables ensemble. Certes la mode est un peu passée depuis la fin du XIXème mais après tout, que ne ferait-on pas pour ne pas vieillir ? Quand j'étais plus jeune d'ailleurs, j'ai même réussi à me faire passer pour un membre prestigieux de la famille royale d'Abyssinie, juste parce que c'était amusant, vous auriez vu la tête de ces militaires anglais quand ils ont réalisé qui nous étions en réalité ? Ah qu'il est précieux de rire avec ses amis : il y a peu, j'avais envie de me baigner dans l'Ouse histoire de me détendre et de faire quelques longueurs, une amie m'a alors proposé d'aller avec elle faire un peu de balnéothérapie. C'est pour cela, si j'avais un conseil à vous donner, cherchez en bord de mer, si ça se trouve, votre Mammouth s'y prélassse. »

Un informateur inattendu : *Roald Dahl*

« C'est une catastrophe. En quittant l'uniforme je pensais en avoir fini avec les aventures mais vivre avec Patricia en était déjà une belle. Toutefois les discussions avec monsieur Fleming au travers du miroir m'ont permis d'en vivre bien d'autres par procuration, après avoir réalisé que nous avons bien des points communs. Tout comme moi par exemple il a écrit pour la jeunesse ... ah la catastrophe vous dites ? Hé bien justement, mon cher compatriote avait décidé que son prochain roman s'appellerait *Du plomb dans les glaces*, le célèbre James Bond affrontant un Mammouth mégalo-mane faisant de sales blagues pour attirer les meilleurs auteurs de la planète dans un piège. Un roman avec votre animal dans le rôle du grand méchant. Dans le premier jet, ça se finissait par une criblée de balles de Walter PPK pour le Mammouth, j'ai limité la casse et votre mascotte a réussi à prendre la fuite, mais dans la panique l'antagoniste a matérialisé son avidité, sa culpabilité et sa malice à travers le miroir. Ainsi trois petits démons Avidité, Culpabilité et Malice ont aussi réussi à prendre la tangente et ont filé voir mes confrères. Toutes trois me connaissent déjà, mais vous, vous devriez pouvoir poser des questions aux autres auteurs sans éveiller de soupçons. »





Comment ? Vous voulez connaître la solution ? Le plaisir de chercher la vérité sur un mystère qui en sera un à jamais ne vous suffit pas ? Est-ce qu'un inspecteur sait seulement quelle est la vérité une fois que lui-même a amené ses conclusions ? Non bien sûr, il lui faut vivre avec l'incertitude, et l'idée d'avoir peut-être accusé à tort un parfait innocent. Mais comme la solution brillait par son absence, voici quelques notes laissées par un auteur au rabais sur la façon dont cette aventure textuelle s'est construite. Si vous aviez trouvé une autre explication, dites-vous que votre version des faits n'en est peut-être pas moins vraie. La seule chose qui compte c'est que l'histoire elle-même soit une bonne histoire.

« La première chose dont il faut se rappeler c'est que Roald Dahl nous révèle la présence de trois protagonistes supplémentaires, en plus de nos treize auteurs :

- Avidité
- Culpabilité
- Malice

Et si on les retrouve ailleurs, c'est probablement que Dahl ne ment pas assez pour être coupable.

1- La culpabilité :

L'œuvre de Dostoïevski s'articule entre autres autour de ce sentiment, l'auteur est donc du pain béni pour notre petit démon libéré par Roald Dahl. Les mouches Sartriennes, le spectre de la culpabilité, cela revient dans son vocabulaire, il corrobore la version de Dahl et donne une information à recroiser avec le témoignage de Romain Gary. Gary confirme la version de Dostoïevski et raconte une histoire personnelle qu'on peut retrouver dans *La promesse de l'Aube* où, au téléphone avec sa mère, il ne prend pas le vol qui aurait pu le tuer. Donc les deux histoires semblent cohérentes et disculper leurs auteurs => Pour l'instant Dostoïevski et Romain Gary sont tous deux supposés innocents.

Poe évoque la maladie de sa femme, Virginia, qui est un fait historique. Il parle aussi de ce qui bat sous le plancher qui est une référence au

Cœur Révéléteur, qui n'est autre que la culpabilité elle-même. On devine donc qu'elle a dû passer par chez Edgar Allan Poe mais il est à présent sûr d'être seul : la créature n'est donc pas restée. Ceci corrobore la version de Gary et Dostoïevski (encore que la Culpabilité aurait pu passer les voir après, ce qui aurait été aussi cohérent). La dernière remarque de Poe en revanche, n'engage que lui.

Enfin vient Lovecraft, qui semble quelque peu perturbé. Il est difficile de dire si une personne qui a perdu la raison ment ou ne ment pas, en revanche il parle de celui qui reproche et de celui qui n'a jamais réellement disparu.

Donc soit Lovecraft dit la vérité, et la Culpabilité a eu peur de lui, soit il ment et alors sa version ne permet pas d'expliquer quoi que ce soit. Comme lorsqu'on tente de résoudre une égalité non-résoluble : on ne peut pas conclure.

2- L'avidité :

Là, il faut se tourner vers Mary Shelley, dont le vocabulaire utilise le champ lexical de la richesse, à l'image de ce que fait aussi François René de Chateaubriand. De plus, Shelley parle du défi de Lord Byron qui là aussi est un fait historique (même si un peu romancé), et elle confesse qu'elle sait ce qu'est perdu un être cher. Et elle a en effet perdu

un enfant. Elle ne nous apprend rien de plus sur les autres auteurs, mais au moins, elle se disculpe.

Chateaubriand fait référence au roman de Bram Stoker, *Dracula* quand il parle de dents longues, et révèle pourquoi il a dû publier son ouvrage posthume de son vivant. Il était notoirement âpre au gain et on sent bien que l'avidité s'exprime malgré tout à travers lui. Comme Mary Shelley, il ne dévoile pas d'information clé, mais il se disculpe, ce qui limite la liste des coupables possibles.

Sir Arthur Conan Doyle parle d'un Français et d'une compatriote (donc britannique) qui l'ont harcelé pour rentabiliser son héros, Sherlock Holmes, ce qui corrobore les versions de Chateaubriand et de Shelley, et confirme par là-même les propos de Doyle.

Il parle de la mort de son héros, qui est bien la version que l'on retrouve dans ses romans.

Il parle aussi de la venue des fées, qui est l'affaire des Fées de Cottingley dont Doyle était contemporain et à laquelle il a consacré un livre. Doyle confirme enfin que les petits esprits sont à l'œuvre, ce qui va dans le sens de la version soutenue par Roald Dahl. Ouf, notre informateur serait fiable.

Ian Flemming parle beaucoup de lui et de sa carrière. Il était un homme toujours sur le fil à qui l'écriture a permis de passer outre l'ennui de la vie bien rangée que lui a apporté son mariage. Il se confirme comme une source fiable en parlant de Shepard comme d'un boulingueur (voir sa biographie), ou comme Doyle d'un auteur d'histoires de détective, ce qu'il a bien été. Il dit aussi que le Mammouth aurait été un bon protagoniste de son roman, ce qui va dans le sens de la version de Dahl.

=> Donc jusqu'ici, on a un auteur (Flemming) qui veut faire du Mammouth le méchant de son roman. On apprend par Dahl que le Mammouth a failli se faire tirer dessus avec l'arme de James Bond (le célèbre Walter PPK) et qu'il a pris peur – et donc la fuite.

Beaucoup d'auteurs ont rencontré

les petits démons libérés par Dahl, mais pas le Mammouth. Il est probable que ce dernier ne soit donc pas allé très loin.

Et il manque un protagoniste :

3- La Malice.

Penchons-nous du côté de l'humour britannique.

Stoker prétend devoir aller à l'enterrement de son ami Henry, et il a en effet enterré Henry Irving, un acteur de ses amis autrefois. Il a aussi fourni un cercueil de très grande taille à un Américain. Or dans notre casting il n'y en a pas des milliers de cette nationalité. Mais quel Américain n'a pas encore fait parler de lui jusqu'ici ?

Lucius Shepard, l'outsider, le Jack of all trades, le joker de notre jeu de cartes. Effectivement, il est moins connu que Jules Vernes et Arthur Rimbaud mais il aurait pu leur apprendre bien des choses. Si Stoker dit vrai, il lui a fourni un cercueil (Shepard et Stoker ne vivent en effet pas à la même époque). Shepard raconte des propos incroyables sur sa vie, qui sont malgré tout des faits qu'il a réellement vécus. Il a barouidé, gagné sa vie de bien des façons, consommé toutes sortes de substance et a écrit *Le Dragon Griaule* comme une allégorie de l'administration de Ronald Reagan.

Or il fait allusion aux gros bras qu'il aurait joué avec plus gros et plus poilu. Serait-ce notre Mammouth ?

Il nous dit d'ailleurs deux autres choses : c'est pour rendre service à une Anglaise qu'il a aidé une quasi homonyme de sa Joy en jouant les gros bras (avec notre Mammouth

donc ?). Or Lucius Shepard a épousé autrefois une certaine Joy Wolf.

Shelley n'a pas parlé de Lucius Sheppard, en fait il ne reste qu'Agatha Christie et Virginia Woolf. Hum ... la quasi homonymie devient tout de suite plus flagrante.

Mais regardons d'abord ce que dit Agatha Christie : elle parle de la mort de son père et des infidélités d'Archie, des faits qui ont réellement égayé la vie d'Agatha Christie, puis elle parle de prendre l'air avec une amie dans une station balnéaire.

Certes Agatha Christie a fugué autrefois et on l'a retrouvée amnésique dans une station balnéaire.

Si l'histoire de cette amie n'est pas prouvée, en tout cas, elle ne contrevient pas à la version officielle.

Surtout quand Christie prétend que l'amnésie était feinte. Serait-ce un canular réalisé sous l'influence de la Malice ?

Elle ne parle pas de Lucius Sheppard, mais elle dit que l'histoire du Mammouth est un pétard mouillé, il n'y aurait donc pas à s'inquiéter du sort de notre mascotte ? Allons voir du côté de notre dernière interlocutrice : Virginia Woolf.

Si Sheppard a dit vrai (mais il n'y a qu'un seul menteur rappelons-nous en), il ne reste donc que deux versions pouvant se contredire : Virginia Woolf aidant Agatha Christie, ou Agatha Christie aidant Virginia Woolf. La seconde version serait plus plausible à cause de la quasi homonymie entre Wolf et Woolf. Virginia explique qu'elle est plutôt de nature joyeuse, et que son mari l'a plutôt encouragée à écrire. Elle

explique aussi qu'elle a monté un canular étant plus jeune en se faisant passer pour un membre de la famille royale d'Abysinie, ce qui est vrai aussi, c'est l'affaire du Dreadnought. Et elle confirme la version d'Agatha Christie qui parle de balnéothérapie, mais alors tout le monde dit la vérité ? Il ne reste que Kant dont personne n'a parlé à interroger ?

Pas si vite !

Virginia Woolf dit qu'elle a toujours eu bon moral, mais l'auteure a toujours été justement fragile, voire dépressive.

Ensuite Agatha peut certes être une amie de Virginia Woolf, mais Vita [Sackville West] n'a jamais été une amie d'enfance, mais sa maîtresse. Leurs échanges épistolaires sont d'ailleurs restés célèbres.

Enfin, Virginia n'a jamais eu envie d'aller se baigner dans l'Ouse, qui est le nom du fleuve dans lequel elle s'est jetée pour mettre fin à une vie qu'elle ne supportait plus.

Bref, Stoker envoie un cercueil à Sheppard, qui joue les gros bras avec le Mammouth pour rendre service à Agatha Christie, laquelle désire simplement remonter le moral de Virginia Woolf. Le Mammouth est probablement chez cette dernière, et puisqu'Agatha Christie nous dit que c'est un pétard mouillé, nul doute que le Mammouth n'a pas été assassiné mais qu'il fait une blague à son équipe qui est morte d'inquiétude !

Si d'aventure vous n'avez pas le moral, ramenez donc un Mammouth Éclairé par chez vous.

« Et Emmanuel Kant dans cette histoire ?

Le pauvre est tout seul avec sa version, et plusieurs anecdotes historiques le concernant. Il ne nous apprend rien, il ne trahit rien, il ne sert à rien. Dans un problème, toutes les données de l'énoncé ne sont pas forcément utiles. Mais parfois on écrit les choses non par nécessité mais par affection. »



Retrouvez la grille
des alibis page 51.



La lecture du Mammoth Éclairé

Si je vous dis « auteur groenlandais », me répondrez-vous visible ou invisible ? Présent ou absent ? Plutôt loin, perdu dans l'obscurité pour les lecteurs francophones en fait, tant il y a peu de livres traduits en français venus du Groenland... Mais voilà que les Presses de l'Université du Québec, avec leur collection Jardin de Givre, s'attèlent à nous offrir des traductions d'œuvres liées à l'imaginaire nordique, hivernal et de l'Arctique¹, comme elles le précisent elles-mêmes. Leur but ? Rendre un peu plus visible ce qui est trop absent et par conséquent n'engendre souvent que de fausses idées, bien loin de la réalité.

Ainsi, je pars en voyage — à dos de mammoth — en direction du froid et de la nuit. Me voilà avec un petit livre entre les mains : une longue introduction qui analyse le texte, une chronologie, une bibliographie à la fin de l'ouvrage — la démarche est claire dans sa volonté de mettre un peu de lumière sur le méconnu et n'hésite pas à nous doter des outils de compréhension nécessaires — et surtout les mots de Kelly Berthelsen, un recueil de nouvelles intitulé *Je ferme les yeux pour couvrir l'obscurité*.

Je ferme les yeux pour couvrir l'obscurité

Ça ne vous fait pas rêver, vous, un titre pareil ? Pas un rêve joyeux et positif, je vous l'accorde, mais pour ma part la force

qui se dégage de ce titre ne me laisse pas indifférente. En huit mots, vous avez là tout le contenu du livre, l'évocation de toutes les émotions et idées qui vous seront transmises par l'auteur qui veut conter sa contrée : le désespoir, l'inertie et l'impuissance, le plus sombre que le sombre.

Ce sont donc de très courtes nouvelles qui nous peignent le Groenland d'aujourd'hui, des tableaux et anecdotes de la vie quotidienne. Kelly Berthelsen évoque la situation politique de son pays : colonisé par le Danemark puis redevenu autonome en 1979, le Groenland en reste marqué et la culture inuite est ébranlée. Il regrette la perte de la langue, des pratiques traditionnelles comme la chasse et la pêche. Là où il veut nous montrer force et lumière, il convoque les mythes inuits et donne la parole aux personnes âgées qui appellent à se souvenir des anciennes façons de fonctionner. Une des nouvelles raconte comment devenir un grand homme (par la chasse, la maîtrise du kayak, le voyage en territoire aride...), et l'oppose à l'homme du présent, celui que la plupart des textes du recueil nous montre.

Car l'homme du présent est pris dans des sables mouvants. Il a du mal à trouver du travail — d'autant qu'il est toujours moins qualifié que des travailleurs venant du Danemark —, manque cruellement d'argent, ne peut pas faire confiance aux élus poli-

tiques qui parlent, réfléchissent, mais jamais n'agissent. Démuni, il se réfugie dans l'alcool et la drogue, seuls moyens de calmer ses idées noires. Et plus il se débat, plus il s'enlise. Quand l'effet de l'alcool cesse et que vient la gueule de bois, il la soigne en buvant à nouveau pour y échapper. Quand l'argent des congés payés tombe enfin, ce soulagement le pousse à s'enfoncer davantage dans la seule chose qui rassure et apporte du bien-être : des flots et des flots d'alcool. De quoi rendre moins visible l'obscurité dans laquelle il se débat, de quoi oublier — même, pour une mère, son bébé, retrouvé au bord de la mort un jour plus tard. Tous sont en quête de bonheur — de vie, tout simplement — si inaccessible qu'ils le substituent par l'alcool et la drogue. Tout plutôt que de rester seul dans le noir — et ainsi que le dit le titre, il fait moins sombre quand on ferme les yeux que lorsqu'on regarde la réalité — là où selon les histoires se trouvent les souvenirs d'avoir été abusé avec violence dans l'enfance, la peur d'être un criminel qui a de mauvaises pensées, les idées noires du désespoir... Ça soulage, dit le titre d'une des nouvelles.

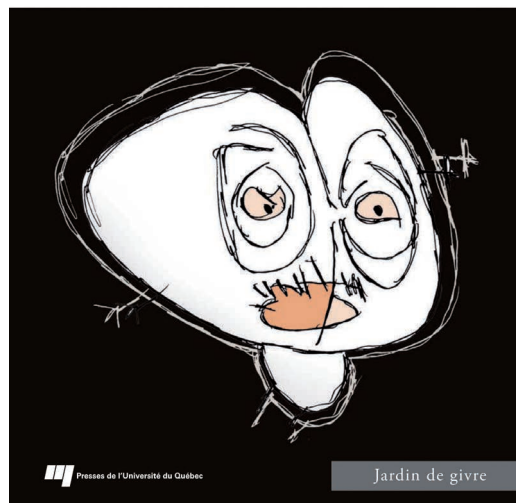
Invisible

Je voudrais revenir sur l'invisible, parce que j'en étais baignée pendant ma lecture. Vous savez, ces loupiotes de notre esprit qui s'allument quand quelque chose évoque un souvenir ou une expérience passés, et qui éclairent un peu différemment ce qu'on vit — lit, ici — au présent, ou le complètent.

Dans cette zone invisible autour de moi, il y avait deux choses. D'abord une réplique d'un film dont je n'ai aucun autre souvenir : seulement une scène en noir et blanc où deux gosses se parlaient, dans une ambiance de pauvreté ou de guerre peut-être, de désespoir en tout cas. La gamine s'était assise par terre, avait fermé les yeux et le dialogue donnait ça :

Kelly Berthelsen

Je ferme les yeux
pour couvrir l'obscurité



— Pourquoi tu fermes les yeux ?

— Parce que je veux voir des choses jolies.

Cet échange m'a marquée et je l'ai d'ailleurs souvent réassaisonné dans des textes. Ça m'avait paru aussi brutal et intense que le titre de Kelly Berthelsen, avec lequel l'écho m'a fasciné.

La seconde loupiote, c'est un livre dont le titre m'avait également beaucoup attirée : *Éloge des voyages insensés de Vassili Golovanov*. L'auteur raconte ses expéditions sur l'île de Kolgouev, à l'extrême nord de la Russie, près du pôle Nord, et son désenchantement. Il rêvait d'y fuir et y découvre finalement quelques centaines d'habitants — descendants des Nenets — qui survivent dans la pauvreté et l'alcool, des conditions désastreuses. Berthelsen comme Golovanov nous content l'obscurité et l'illusion de la fuite.

Quant à moi, lectrice baignée de ces loupiotes invisibles, je songe au nombre d'endroits dans le monde où — pour mille horreurs incomparables entre elles — des gens ferment les yeux pour couvrir l'obscurité ou pour voir des choses jolies.



Toutefois, c'est sur une autre note que je veux vous laisser, en vous parlant d'une des nouvelles du recueil, intitulée *Le secret le plus secret de la NASA*. Pardonnez-moi par avance de vous révéler ce secret si secret, mais j'espère qu'il vous donnera à songer dans des rêveries un peu plus lumineuses...

Lorsque que les soi-disant premiers hommes à marcher sur la Lune l'explorèrent, ils rencontrèrent en vérité un de ceux qui s'y était rendu avant eux. Il venait du Groenland comme il le leur indiqua.

Il se révéla en effet que c'était un chaman groenlandais qui, durant son voyage

d'esprit vers la lune, avait vu une chose étrange [(la fusée)] et pensait qu'il pourrait, peut-être, se faire offrir une tasse de café ².

Il existe sans doute de nombreux angles de vue pour regarder ou ne pas regarder la réalité, y compris celui qu'on prend en fermant les yeux, mais pas seulement.

Milla

1 *Je ferme les yeux pour couvrir l'obscurité*, Kelly Berthelsen, Presse de l'université du Québec, 2015.

2 Citation extraite de la nouvelle « *Le secret le plus secret de la NASA* »

La lecture des mini-mouths



Toujours du côté de l'édition québécoise, nous vous proposons de découvrir *Mammoth rock*, écrit par Eveline Payette et illustré par Guillaume Perreault, aux éditions La courte échelle. Imitant un cahier d'exercice rendu pour un exposé à l'école, l'histoire nous a séduits par sa folie et son originalité.

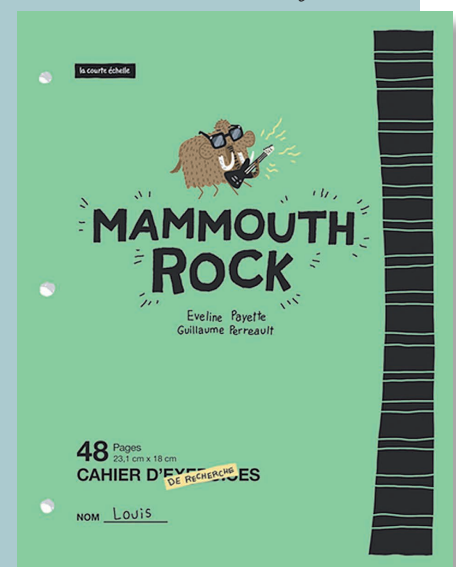
Deux représentants de la progéniture mdéienne l'ont testé pour vous et vous donnent leur avis :

À Marmotte, on demande : « Qu'est-ce que ça raconte ? »

En fait c'est une histoire d'un petit garçon qui va à l'école et il faut qu'il raconte quelque chose sur un animal de compagnie et il raconte une histoire sur les mammoths rock. Et en fait, et bah, il dit que les mammoths rock ont disparu et qu'il les trouve plus. Alors du coup et bah il lit plein de ... il fait une enquête pour retrouver les mammoths rocks. En fait, les mammoths ils aiment bien la mayonnaise et lui il a emmené des sandwiches et dedans il y a de la mayonnaise. C'est ses sandwiches préférés et c'est aussi les sandwiches préférés des mammoths rock. Et en fait, après ils étaient cachés... à la patinoire... et il y a de la glace et ils étaient cachés sous une machine qui brosse la glace. Et la maitresse elle pense que c'est pas vrai et à la fin il a carrément emmené un mammoth rock ! Et le mammoth rock, il fait de la musique et tout le monde danse.

Et à Marmot, « Tu l'as trouvé comment, ce livre ? »

Il est cool. Il est marrant, il est plein d'idées. Il est cool. Les mammoths font que du rock, ça c'est bien. C'est une enquête, ça j'aime bien. Et voilà, c'est tout.



Grille de validation des alibis

Emmanuel Kant :

- Les Mammouths, j'en ai entendu parler durant les dernières années de ma vie
- Lorsque je me rends à l'université de Königsberg, les gens règlent leur montre à mon passage
- La seule dérogation fut le jour où vous les Français avez ébruité vos premières vociférations régicides.

Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski :

- Je n'ai pas pris part au rapt d'un animal cher à votre cœur.
- Je connais le spectre lourd de la culpabilité, et je ne le souhaite à personne.
- Je vais parfois trinquer avec monsieur Gary pour que la culpabilité se taise

Romain Gary :

- Fiodor et moi, on boit régulièrement l'Alsace et la Bourgogne ensemble
- La vie vous fait sans cesse des cadeaux : on doit s'occuper d'une personne qui souffre terriblement, cela vous retarde dans votre tâche, et vous apprenez plus tard que cette tâche aurait pu vous être fatale.
- Votre Mammouth, je l'ai vu oui, je lui ai parlé, mon alter-ego Emile aussi mais il a pris ses pattes à son cou.

Edgar Allan Poe :

- La vie est triste depuis que Virginia est au plus mal. Elle se perd en délires fiévreux et son corps la tourmente.
- J'ai cru entrevoir quelque chose qui m'a dit des mots de culpabilité la première fois mais je suis sûr à présent d'être le seul à dire ces mots-ci.
- Je doute qu'il ait eu un Mammouth ici.

Howard Philip Lovecraft :

- Les étoiles ont traversé l'atmosphère et mis fin au règne du peuple reptilien. Puis des petits mammifères, émergèrent les proto-humains, puis l'homme.
- J'ai entendu chuchoter sur le seuil de ma porte les mots de celui-qui-reproche au sujet de celui-qui-n'a-jamais-réellement-disparu.
- La chose que j'ai entendue a voulu

me parler, mais je pense qu'elle a pris peur. Je crois que je l'ai effrayée.

Agatha Christie

- Mon père est décédé, mon mari est infidèle, heureusement que j'ai reçu un visiteur pour me remonter le moral.
- Je suis allée visiter une amie qui ne va pas très bien, dans l'espoir de passer un peu de bon temps ensemble. Nous avons été retrouvées par la police dans une station balnéaire et nous avons alors prétendu être amnésiques.
- Je ne suis pas folle, quand je dis que cette histoire de Mammouth ne vaut pas qu'on s'inquiète, je sais de quoi je parle.

Lucius Shepard :

- J'ai voyagé de par le monde, je suis même allé en Espagne. J'ai travaillé à bord d'un bateau, j'ai pris de la drogue et j'ai travaillé dans une usine de cigarettes. J'ai été videur puis journaliste sous Ronald Reagan.
- J'ai écrit un livre sur une communauté vivant sur le dos d'un dragon, une allégorie sous l'effet de la drogue sans doute.
- Je suis à la retraite avec la femme, et j'ai rendu service à une Anglaise qui m'a demandé de jouer les durs pour rendre service à une autre femme qui est la quasi-homonyme de ma chère Joy.

Sir Arthur Conan Doyle :

- J'ai créé un héros que j'ai tué mais j'ai dû le ramener à la vie sous la pression d'autres personnes. Cela arrangeait bien un Français et une de mes compatriotes.
- Mon héros est mort aux Chutes de Reichtenbach.
- J'ai entendu dire que des petites filles avaient trouvé des fées au fond de leur jardin, d'autres petits esprits ont joué un rôle dans la disparition de votre Mammouth.

Mary Shelley :

- Mon ami Lord Byron nous a proposé un défi littéraire sur la science et la mort.
- J'aimerais tant avoir un Mammouth sous la main, voilà qui m'assurerait succès et fortune à coup sûr.

Je sais ce que cela fait de perdre un être cher, je n'aurais jamais rien fait à VOTRE Mammouth.

Bram Stoker :

- Je dois me rendre aux obsèques de mon ami Henry
- Je dois m'occuper de régler la facture d'un très grand cercueil que m'a demandé de lui mettre à disposition un Américain.
- Cet Américain ne vivant pas à la même époque que moi, j'ai dû lui envoyer le cercueil par la Poste, dans le futur.

Ian Fleming :

- Monsieur Shepard et moi avons eu une vie trépidante, et nous avons sans cesse besoin de relever des défis
- Lucius rend des services de temps à autre, mais moi je déverse tous mes fantasmes dans mon travail d'écriture.
- J'aimerais que le Mammouth soit l'antagoniste de mon prochain roman.

François-René de Chateaubriand :

- On peut me reprocher d'être âpre au gain.
- J'ai été condamné à hypothéquer mon patrimoine posthume à mon corps défendant.
- J'ai rencontré il y a peu un tout nouvel informateur grâce à qui je vais pouvoir me refaire un bas de laine.

Virginia Woolf

- Les choses ne vont pas très fort en ce moment, mais j'ai toujours été encouragée par mon Juif sans le sou de mari à écrire et j'ai bon moral.
- Quand je suis en panne d'inspiration, mes amies Vita et Agatha organisent des murder parties ou nous faisons tourner les tables ensemble, et tout un tas de choses rétro.
- Quand j'étais plus jeune j'ai même réussi à me faire passer pour un membre prestigieux de la famille royale d'Abyssinie, juste parce que c'était amusant. Nous avons même trompé des membres de l'armée britannique.
- Il y a peu, j'avais envie de me baigner dans l'Ouse histoire de me détendre et de faire quelques longueurs, une amie m'a alors proposé d'aller avec elle faire un peu de balnéothérapie.

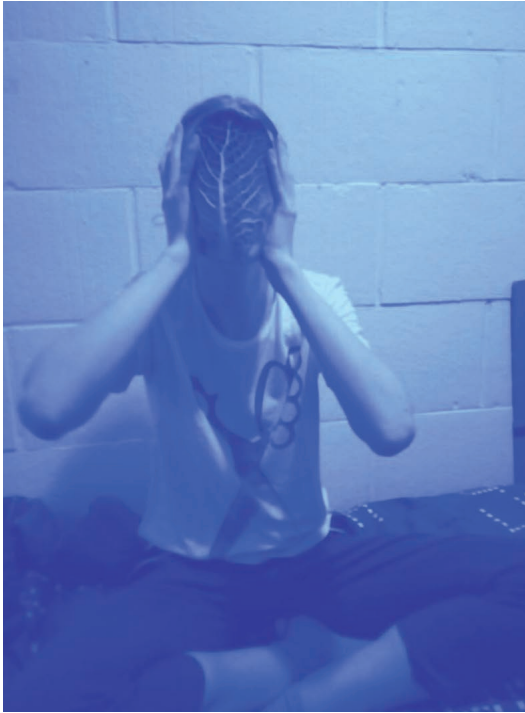
J'errais dans le Monde de l'Écriture, seul et désespéré, en quête d'une âme charitable qui accepte d'être interviewée ; sauf que je n'y arrivais pas, mes requêtes demeuraient sans réponse, et personne ne semblait intéressé par cette thématique qui m'était pourtant si chère : l'invisible ! Jusqu'au jour où, pendant que je noyais mon chagrin dans un bar miteux, je croisai du regard une étrange créature mi-homme mi-chou, qui s'est révélée être un membre invisible du Mde ! De ceux qui se cachent systématiquement lorsqu'ils se connectent, et qui ne postent des textes que sous le compte anonyme du forum. Vu sa discrétion, je ne donnais pas cher de ma peau, mais je lui posai néanmoins la question : pouvais-je l'interviewer pour la revue ? À ma grande surprise, sa réponse fut positive, ce qui suit est donc le fruit de notre entrevue.

Interview

Bonjour, Anonyme. Pour commencer, que t'évoque ce mot : invisible ?

Hum, ce qui est là sans l'être ? Quelqu'un ou quelque chose qui aurait le tic des « i » ? :p
Dans les films, pour signifier l'invisibilité, la silhouette est floutée, a la même apparence que le fond duquel elle se découpe, ses contours sont brouillés... mais elle est là. Si elle n'était pas là, on ne la verrait même pas trembloter légèrement ou même renverser une tasse, révélant sa présence pas des taches de café. Après, je ne pense pas qu'on puisse dire que « être » se résume à « être visible », mais c'est une autre histoire. Disons que ce

qui se laisse deviner — pas entièrement, sinon il ne serait pas invisible — laisse présager de quelque chose de plus grand. C'est un sas d'entrée, le début d'un rébus dont on ne saisit pas la totalité du mot parce qu'on a que les premières syllabes, balbutiantes ; c'est un frisson indicateur d'autre chose, une invitation à un départ inattendu qui ne dit encore rien d'où elle mène... ce qui est sûr, c'est qu'être invisible, ce n'est pas rien. Et « invisible » tout seul ce n'est pas rien non plus puisque ce sont des lettres tracées porteuses d'un sens encore flou, mais dont les contours hésitants ne font pas de doutes. Je crois qu'un certain travail artistique porte d'une façon ou d'une autre sur un invisible. Un texte qui fait vibrer se ré-



vèle-t-il amplement, totalement, de façon indubitable à la première lecture ? Je ne pense pas ; on perçoit ce qui se lit de brut mais ce qui nous touche est impalpable, soupçonné mais presque indiscernable. Et perso, c'est ce que j'essaie de faire... les mots, les phrases, ce à quoi ils renvoient, ne sont qu'un vecteur, une première étape vers un sens imagé plus profond, qui ne se donne pas entièrement tout de suite... mais ne serait-ce qu'en atteignant la fin du texte ou en y réfléchissant un peu. Les mots seraient comme la face visible, là, d'un au-delà qui n'est pas écrit tel quel mais à quoi renvoie tout le texte.

Est-ce que, selon toi, écrire de façon abstraite est une façon de se cacher derrière son texte ?

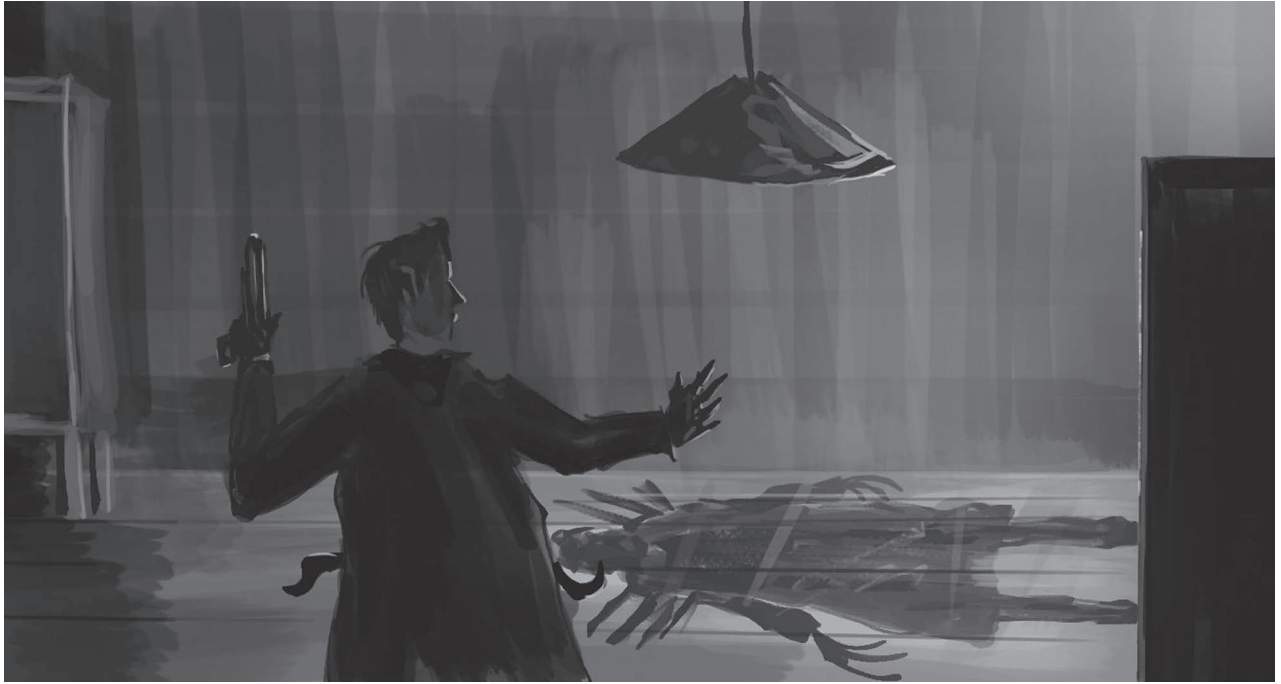
Pendant longtemps... j'ai pensé que oui. Mais pour te répondre correctement, il faudrait déjà s'entendre sur ce qu'est

« écrire de façon abstraite ». Admettons que c'est écrire d'une façon telle que le sens ne se délivre pas facilement, ou du premier abord, que c'est plus compliqué, ou bien typiquement les textes qu'on commente en disant « c'est joli mais j'ai pas compris ». A titre personnel, ce sont mes textes préférés (je parle autant de textes postés sur le forum que de livres lus en dehors). Je vais me garder d'émettre des suppositions sur les raisons qui font qu'on peut commenter les textes de certains auteurs de cette façon. J'aime ces textes précisément parce qu'ils ne sont pas faciles et ne livrent pas leur contenu au premier coup d'œil. Ils m'obligent parfois à un peu réfléchir et à devoir faire un effort pour les aborder. Ils me font penser à des personnes qui se sentent en décalage par rapport aux autres gens, qui mettent parfois un mur entre elles et les autres et puis qui jettent des bouteilles dans la mer pour tenter de se faire comprendre, et en ne pouvant pas s'empêcher de remettre ces murs dans ces bouteilles. Il y a une tentative de communiquer quelque chose de difficilement exprimable, justement, et c'est ce qui explique qu'ils requièrent un mode d'expression très singulier, ou différent de ce qu'on a l'habitude de lire, ou autre qu'un texte qui se lit facilement (ou qui se comprend tout de suite). Ils me fascinent dans ce qu'ils tentent de dire.

Après, on peut se dire qu'ils sont trop compliqués et que, justement, c'est « mauvais ». Mais s'interroger sur la raison qui fait qu'on les estime mauvais, par rapport à un texte qui se lit facilement et que du coup on aime bien, ça peut être intéressant aussi — mais je m'égare. Souvent, ce sont des écrits qui sont comme des trop-pleins, comme s'ils ne dosaient rien, qu'il y avait trop à dire, et comme s'ils étaient conscients des limites de l'écriture, écriture qui ne leur per-



Interview



mettrait pas d'exprimer à 100% ce qu'ils tentent d'exprimer... maladroitement. Le risque d'être à côté de la plaque dans ce qu'on tente d'exprimer est plus grand pour ces auteurs-là, je pense. J'adore ces textes pour leurs maladresses. Les textes lisses, sans faute, fluides, presque parfaits, sans heurts, me parlent très peu. J'ai toujours eu un penchant pour le fantastique mais je trouve justement que ces façons d'écrire dites fluides et faciles reflètent très piètrement la réalité. C'est très personnel mais je ne pense pas que la vie soit toujours fluide, sans faute, jamais maladroite — après, justement, peut-être qu'on aime ces textes pour l'illusion de facilité qu'ils procurent. Dans ce cas, je dirais que je les aime précisément parce qu'ils assument fortement le risque de ratage, d'imperfection, de faute. Mais je pense que faire aimer, ou rendre accessible, un texte qui assume ce risque-là, est très difficile. Ça demande beaucoup de travail. Mais du coup, la réponse est non : écrire comme ça n'est pas une façon de se cacher, au contraire.

C'est une manière de révéler tout un pan de l'existence — ou une histoire, un ressenti, ou autre — qui serait resté dans le silence des pages blanches si l'auteur n'avait pas tenté une mise à l'écrit. Peut-être que pour certaines personnes, il peut y avoir des phrases alambiquées inutilement, pour dire en fait quelque chose qui peut être dit simplement en quelques mots. Pour moi, quand c'est fait avec du travail et de la rigueur, c'est une tentative noble d'exprimer quelque chose qui aurait été perdu sinon, et qui n'aurait pas eu la moindre chance d'être perçu ou compris. Les auteurs qui écrivent comme ça empruntent des chemins de traverse, s'engagent dans un long voyage textuel, et découvrent toutes sortes de « jamais vu/jamais lu ». Ces textes me rappellent que, non, tout n'a pas déjà été écrit anciennement par d'autres auteurs : il reste des mondes de créativité à découvrir, autant de façons singulières de rendre compte de sa perception du monde, et je trouve ça génial de se dire ça.

Est-ce justement cette singularité qui te motive encore à écrire, ne crains-tu pas que beaucoup de lecteurs se montrent réticents face à cette démarche ?

Je voudrais croire que je peux apporter ma pierre à l'édifice de tous les gens qui écrivent singulièrement dans leur coin sans forcément savoir que d'autres écrivent au même moment... après, ça, comme tu le structures dans ta question, c'est moi vs moi. Quant à la façon dont les lecteurs perçoivent cette démarche, cette question présuppose deux choses : d'une part que j'écris pour des lecteurs — ou dans l'optique qu'on me lise ; et, d'autre part, que j'ai à cœur qu'ils comprennent ce que je veuille dire. Et en arrière fond, ça pose la question de savoir pourquoi j'écris. Ma réponse à tout ça risque d'être bancale, mais j'essaie quand même : je n'écris pas pour des lecteurs, j'écris « comme ça, pour écrire ». Mais à supposer que ces textes rencontrent l'œil de quelqu'un, j'aimerais pourquoi pas que ce quelqu'un l'intériorise et se l'approprie. Ça ne veut pas forcément dire qu'il a compris ce que j'ai voulu dire. C'est une fuite de dire ça, mais : je ne sais pas moi-même ce que je veux dire. Je comprends plus tard ou rétrospectivement — mais c'est vraiment très facile dire ça.

Je crois que j'ai un ressenti brut, quelque chose qui va me donner envie de le sculpter par écrit, mais je ne sais pas pourquoi je le fais. Une de mes meilleures expériences d'écriture à consister à écrire un texte que je savais pour moitié inaccessible, et pour une autre moitié, je l'avais écrit en songeant qu'il allait être lu. La façon dont il a été perçu a été très enrichissante : pour les uns, le texte était trop difficile et ils ont laissé tom-

ber ; ils ne sont pas « rentrés dedans ». D'autres ont été touchés par ce qui était le plus abstrait : ils m'ont donné leur interprétation du texte, ils y ont plaqué leur intériorité, et ils ont vu plein de choses que je n'avais pas mises intentionnellement — ce qui était le plus appropriable était justement ce qui était plus nébuleux. Pour d'autres encore, les phrases simples les avaient permis de rentrer dans le texte, elles étaient comme un socle qui leur avaient permis de digérer les phrases plus difficiles. Une de ces dernières personnes m'avait contacté personnellement pour me suggérer des modifications pour mieux souligner certains paradoxes du personnage : il me proposait d'affiner des pans du texte plus obscurs, tout en les laissant dans leur apesanteur.

En fait, il était véritablement rentré dans la logique contradictoire du texte ; il avait vu que ces contradictions n'excluaient pas la lecture que lui en faisait, et qu'elle pouvait se juxtaposer avec ce que moi j'avais écrit jusque-là, ce qui permettait d'améliorer encore plus ce que j'avais moi-même écrit — c'était presque une co-écriture, à force. Donc voilà : j'ai conscience que j'écris à une époque donnée, dans un monde donné, que ces mots ne servent pas à grand-chose, et qu'il y a de grandes chances pour qu'ils rencontrent un vide de sens. Comme je le disais un peu plus avant, je crois que je peux dire qu'ils sont des bouteilles à la mer qui savent qu'ils ne rencontreront peut-être personne, mais au cas où, ça vaut la peine de les jeter quand même. Je me dis toujours qu'on ne sait jamais par avance ce qui va arriver. Et quitte à ce quelqu'un les lise, tant mieux qu'il y ajoute son sens, sa lecture — je ne sais même pas s'il est possible de faire autrement. Car qui sait, il pourrait peut-être y avoir une rencontre.

Le coup de cœur du Mammouth Éclairé

Un coup de cœur. C'est quoi un coup de cœur ? Ce peut être un regard, un sourire, une œuvre d'art, un air qui passe, ou encore un coucher de soleil. Mais c'est aussi un regard porté sur des mots. Des mots qui se choquent, s'ouvrent, se lient et se délient puis se cachent pour venir toucher notre moi le plus profond. Un coup de cœur c'est juste un moment d'émotion que l'on a envie de partager.

Pour cette onzième édition, nous avons choisi un texte qui n'est pas seulement visible à travers l'encre des mots. En effet, Le Chameau de Schrödinger s'offre également à vos regards dans le spectacle Durant les travaux, l'exposition continue de la compagnie des [Atruches insomniaques](#). Publié dans le recueil complet du spectacle aux [éditions du samedi](#), parmi d'autres textes tout aussi intenses et touchants, nous vous proposons dès à présent de le lire et de l'écouter, à dos de mammouth.

Le chameau de Schrödinger par Baptiste

La scène se déroule devant une datcha russe. Au printemps. Ou en été peut-être ? En tout cas, il fait chaud. Le soleil cogne fort. Sur le perron de la maison, un ivrogne – ou un explorateur –, un genre d'ivrogne-explorateur quoi, veut boire à sa flasque, se rend compte qu'elle est vide, et dit tristement :

« Quelque part au Sahara, un chameau aussi meurt de soif ». Ou quelque chose d'approchant. Dans mon souvenir, cette scène doit se trouver quelque part dans une pièce de Tchekhov. Mais je n'ai jamais réussi à la retrouver.

De temps en temps, je songe à ces chameaux qui meurent de soif au Sahara, et je

me demande où j'ai bien pu lire ça. Je suis presque sûr que c'était dans Tchekhov. Presque sûr, mais pas tout à fait. Il manque un mot pour dire ça. Cet état de flou et de certitude à la fois. J'ai jamais été très doué pour inventer des mots ou des concepts. C'est le job des poètes. Des écrivains. Mais les écrivains, ils passent leur temps à parler de ces chameaux qui ont soif et on ne sait même pas où on a lu ça.

L'hôpital a appelé hier. Maman était bouleversée. Et moi je pensais à ces foutus chameaux. Tu voudrais bien y aller, chéri ? S'il te plaît ? Moi je n'aurai pas la force.

Oui maman, bien sûr maman. Tout ce que tu voudras, maman.

Je ne peux pas dire non à maman. Pour ça aussi, il manque un mot. Pourtant, y a des centaines de mots qui se découvrent chaque jour. Démélisser, par exemple. J'ai lu ça sur une pub dans le métro. Genre un shampoing qui démêle les cheveux et qui les lisse en même temps. Pratique. Mais pourquoi est ce qu'on découvre seulement les mots qui sont pratiques. Pourquoi on ne me donne pas les mots pour dire non à maman. Ou pour dire les chameaux qui meurent de soif. Faudrait quelque chose de plus fort que la soif. La déshydratation et plus encore. Un chameau qui meurt de soif, c'est pas anodin. Faudrait quand même un mot pour arriver à le dire.

Ça a vaguement un lien avec la cartographie aussi. Peut-être que le personnage

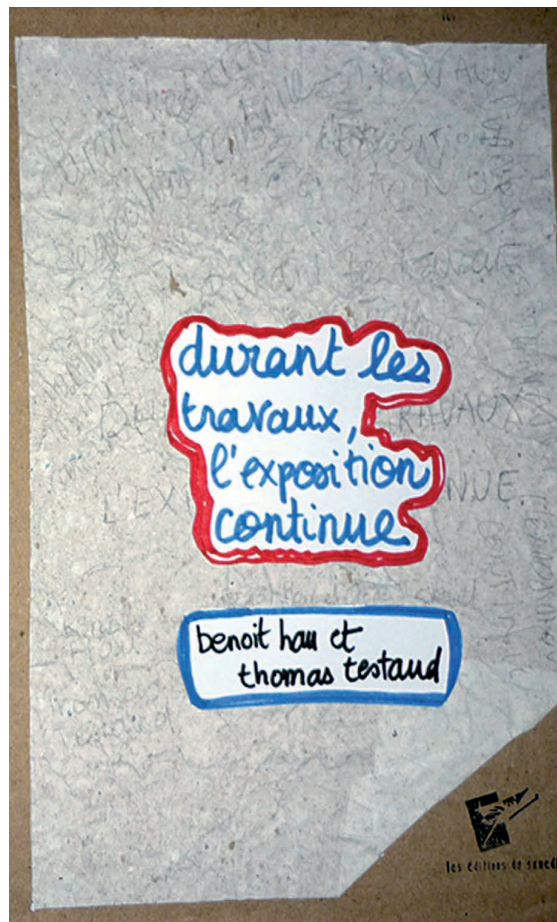
n'est pas explorateur mais cartographe. Ou bien l'ivrogne discute avec un cartographe avant de se retrouver seul et de parler des chameaux du Sahara. Je ne sais plus. Ce n'est pas dans La cerisaie, ni dans Trois sœurs ni dans Oncle Vania. Je les ai relus mais sans succès. Pourtant, ça aurait pu, il y a des datchas, et des personnages de presque-ivrognes. Mais pas de chameaux. Ni de dromadaires d'ailleurs.

Il y a quelques années, j'avais vidé la bibliothèque paternelle en piochant des scènes au hasard dans l'espoir de retrouver

ce camélidé insaisissable. J'avais quoi ? Vingt-deux ? Vingt-trois ? Dans les environs en tout cas. Je suis tombé un peu par erreur sur un recueil de poème de Louise Labé. Pour une raison que j'ignore, mon père aimait bien Louise Labé. Et entre deux pages, je suis tombé sur un mot que mon père avait griffonné à ma mère. Du genre de ceux que laissent les amoureux à l'aube avant de fuir la maison de leurs amants. Donc oui, je peux dire que mon père et ma mère

s'aimaient. Et c'était la première fois que j'en avais la preuve. Alors que ce foutu chameau, nulle trace.

Peut-être qu'il n'existe que dans mon esprit. J'aurais créé de toutes pièces un faux souvenir. Ça s'est déjà vu. Ou peut-être que ce chameau existe, qu'il meurt de soif. Que dans une autre œuvre, un ivrogne se saoule devant une datcha russe.



Peut-être que les deux éléments ne sont pas liés. Peut-être qu'il s'agit d'une espèce de chameau de Schrödinger. Il existe et il n'existe pas. Et que tant qu'on n'a pas trouvé le bon livre, on n'a aucun moyen de le savoir. Peut-être que mon père n'est pas si mort que ça. Peut-être que mon père et ma mère s'aimaient. Ou non. Il manque un mot pour ça. Pour l'amour que se portaient mes parents.

Mon père avait une curieuse habitude. Les jours chauds d'été, il plaçait sous sa langue un peu de sel pour se donner soif. Ça me fait penser à m'hydrater, disait-il. Je m'étais toujours dit que c'était con comme idée. On ne peut pas ignorer la soif. On ne peut pas parce que c'est une sensation qui s'appuie sur un besoin vital. Pas plus qu'on ignore la faim, le froid, la peur. Pas plus qu'on ne peut ignorer la jalousie, la haine, l'orgueil. Pourtant on peut. Il suffit d'avoir dans la tête une chanson vaguement familière, un problème très urgent. Pour mon père, se mettre du sel sur la langue, c'était pour lui une façon de se rappeler à ses besoins vitaux. Faudrait un mot pour dire le sel que l'on met sous sa langue en disant du Tchekov. Ma mère parlait, pour le sel.

Sûr que mon chameau est de Tchekhov sinon pourquoi apparaîtrait-il là. À la fin. Peut-être que maman désapprouverait. Elle qui toute mon enfance s'est acharnée à coiffer mes cheveux et mes idées hirsutes. Qui jaillissaient dans les mauvaises circonstances.

Je suis là, devant mon père. En état de mort cérébrale a dit le médecin. Coma dépassé comme on dit. Il n'est en vie que parce que des machines le maintiennent. Sinon plus rien. Je me rappelle avoir lu quelque part, sans doute dans Tchekhov aussi, que l'O.M.S considère que la mort cérébrale est un diagnostic permettant de déclarer le patient comme décédé. Contrairement à l'arrêt cardiaque qui

n'est pas forcément irréversible. Le cœur n'a même plus le droit de s'exprimer. On accorde toute la place au siège de la raison. Mais quelle raison ? Je suis là devant mon père, en coma de stade 4, déclaré en état de mort cérébrale, et que fait mon cerveau ? Il me renvoie les images de ce putain de chameau quelque part au Sahara.

Mon père. En état de Schrödinger. Mort et vivant. Ses poumons fonctionnent, son cœur bat, son sang circule. Et pourtant il est mort. Et je suis là, moi. Pour ouvrir la boîte. Et appliquer une réalité par ma simple présence. Le simple fait que je sois témoin change tout. Il prouve son existence. Comment tu peux dire hein, la mort de ton père. L'oued roule sur le désert. Les chameaux meurent de soif. Ça arrive. Je cherchais des preuves d'amour, je ne les ai pas trouvées. Et pourtant elles existent. Comment on parle de l'amour en berne ?

Je suis sorti de l'hôpital, je me suis allumé une cigarette. Et puis je me suis rué dans un troquet pour boire quelque chose. J'avais la gorge sèche comme un désert. Puis j'ai pris mon courage à deux mains pour appeler ma mère. Pour lui demander comment c'était ? La vie sans moi. Tous les deux, maman ? Vous étiez comment ? Tu es heureuse maman ? C'est ce que j'aurais aimé dire. Mais il y a les non-questions, les non-réponses qui attendent qu'un observateur ouvre la boîte. Mais l'observateur a toujours peur d'ouvrir la boîte. On sait que le chat est à la fois mort et vivant. Et l'observateur n'a même pas les mots pour affronter ça.

Maman ? Oui. Je t'appelle pour te dire que c'est fait.

Et que quelque part au Sahara, un chameau meurt de soif. Ou pleure. Un truc avec la déshydratation en tout cas.



aux dans mon ventre

du dickevete
les bra
veller
che
dixes feuilles
beht
lobes
ricales

sous mes
Vila kerl
bas largement

un vermine d'un fut
alors j'approche iiri

Je n'aurais plus que la
seconde
noir, jour
2018
us pleples
d'hiber



Le Mammouth Éclairé
est une revue du
Monde de l'Écriture
monde-ecriture.com



Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux.
facebook.com/mondedelecture
twitter.com/mondeecriture